



Week-end des jeunes de CL Europe

« ENTRE DANS LA JOIE DE TON MAITRE »

Ávila, 15-17 novembre 2024

« Entre
dans la joie
de ton maître »

Week-end des jeunes de CL Europe
Ávila, 15-17 novembre 2024

Vendredi 15 novembre, le soir

INTRODUCTION

Ettore Pezzuto

Bonsoir à tous, bienvenue !

On ne se connaît pas encore, alors je me présente : je m'appelle Ettore Pezzuto, je suis responsable de la Fraternité de Communion et Libération pour l'Europe, et je suis, en quelque sorte, le « coupable » de votre présence ici, ce soir. En voyant ce qui s'était passé en Italie lors des deux week-ends d'Assise et dans d'autres rencontres régionales, j'ai pensé que ce serait beau de proposer la même chose à tous les jeunes membres du mouvement en Europe.

Nous sommes venus ici de dix-neuf pays européens. Je les cite, parce qu'il vaut la peine de se connaître et de savoir d'où nous venons : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne (qui nous accueille avec grand plaisir), Finlande, France, Grande-Bretagne, Hongrie, Irlande, Luxembourg, Malte, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, République Tchèque, Suède, et Suisse.

Ce séjour à Avila s'adresse à une jeune génération qui affronte des défis professionnels et qui s'interroge sur sa vocation et son rôle dans le monde.

Le séjour des jeunes Italiens à Assise a été proposé pour la première fois en mars 2023 pour deux raisons principales :

1) Tout d'abord, le désir d'offrir un espace de réflexion sur le contexte dans lequel nous vivons. Aujourd'hui plus que jamais, la mentalité dominante exerce une forte pression sur nos consciences, en influençant la manière dont nous affrontons la réalité, souvent sans nous en rendre compte. Comme le disait déjà don Giussani en 1960 : « Jamais comme aujourd'hui, l'environnement, compris comme climat mental et mode de vie, n'a eu d'instruments d'invasion de la conscience aussi despotes. Plus que jamais, l'éducateur – ou dés-éducateur – souverain d'aujourd'hui est l'environnement dans toutes

ses formes d'expression ».¹ La société actuelle exerce une pression qui conduit à réduire les interrogations ultimes du cœur, si bien que ce n'est plus tant le véritable sens des choses qui est mis en discussion, que la possibilité même que les choses aient un sens.

2) La deuxième raison est de nous offrir une compagnie. Pour beaucoup d'entre nous, le mouvement est une réalité familière, certains parmi nous sont dans le mouvement depuis longtemps. Cela fait partie de notre histoire personnelle, quelque chose dans lequel nous avons grandi. Toutefois, le mouvement peut parfois être perçu comme une réalité qui nous précède, qui existe avant notre entrée, indépendamment de notre contribution. La véritable question, ou plutôt le principal défi, comme nous l'a rappelé le Pape sur la Place Saint-Pierre, lors de l'audience du 15 octobre 2022, en nous invitant à assumer personnellement la responsabilité du charisme², est de comprendre si le mouvement est quelque chose duquel nous nous contentons de recevoir passivement, ou s'il est vraiment une expérience personnelle. « Personnelle », non seulement au sens que l'appartenance nous forme, mais qu'elle est aussi capable de susciter une vie nouvelle. Nous faisons partie d'un mouvement, Communion et Libération, qui se régénère constamment à travers notre implication active.

Nous avons proposé comme image un tableau du peintre L.S. Lowry qui s'intitule *Going to Work*.³ C'est une image dans laquelle nous pouvons tous nous reconnaître dans notre action quotidienne : c'est une usine à Manchester, au Royaume-Uni, dans une journée faite de moments gris exactement comme il y a des moments gris et monotones dans nos vies, en allant au travail. Mais il y a aussi de belles journées, colorées.

Sur le fait d'aller tous les jours au travail, le véritable enjeu est que cela n'a pas d'intérêt d'affronter les choses sans un but : combien de fois donc Giussani nous l'a-t-il répété ! Si quelqu'un se lève le matin et ne sait pas pourquoi il doit aller travailler, il est fini. C'est dur, c'est vraiment dur. Mais s'il a un but pour lequel la vie vaut la peine d'être

¹ L. Giussani, *Realtà e giovinezza. La sfida*, Bur, Milan 2019, p. 187.

² Cf. François, *Discours à l'audience de Communion et Libération*, 15 octobre 2022.

³ Laurence S. Lowry, *Going to Work* (1943), Imperial War Museum North, Trafford, Greater Manchester, Royaume Uni.

vécue, alors le travail est le contexte dans lequel on peut le vérifier avec le plus de clarté.

J'ai toujours été touché par la définition que don Giussani donne du travail (je l'ai entendu la répéter à de multiples occasions) comme la manipulation de la réalité selon un idéal.⁴ J'aime beaucoup cette image de la manipulation, parce qu'elle vaut pour chacun : elle vaut pour un pâtissier (je suis fils d'un boulanger-pâtissier, quelqu'un qui, par métier, manipule la pâte), mais aussi pour moi, pour le travail que je fais, pour lequel je dois mettre ma tête et mes mains dans les bilans et les projets des clients. Travailler, c'est changer la réalité, transformer la réalité selon un idéal. Cette formule est géniale. En ce sens, toute la vie est comme le travail, et le travail est une dimension qui comprend toute la vie. En effet, toute la vie doit être vécue pour un idéal, mais cet idéal (et c'est la question fondamentale) ne peut pas être « abstrait », c'est-à-dire qu'il ne peut pas ne pas faire partie de mon expérience ; autrement, on finit par être aliéné, comme je l'ai souvent vu dans l'environnement de travail.

Je vous propose pour finir, comme provocation et point de départ pour ces jours-ci et pour le dialogue entre nous, une phrase de don Giussani tirée du dernier livre *Una rivoluzione di sé. La vita come comunione* (1968-1970) [Une révolution de soi. La vie comme communion (1968-1970), ndt]. Je cite un passage : « Il y a donc deux facteurs de notre confrontation avec le monde qui déterminent l'attitude unitaire, synthétique, de vigilance, dans cette collaboration qu'est notre vie sérieuse, sincère et loyale avec nos frères les hommes. En premier lieu, le fait d'être dans la communion, parce que c'est cet événement qui, avant même nos pensées, nous donne, nous offre un principe duquel découlent tous nos jugements et tous nos liens. En second lieu, le fait d'être plongé jusqu'à la moelle dans les exigences et les besoins de l'humanité [donc, d'abord : être dans la communion ; ensuite : être dans les exigences et les besoins de l'humanité], de l'homme, parce que c'est dans le rapport et l'engagement vis-à-vis des

⁴ « Qu'est-ce que le travail ? La manipulation que l'affection, l'énergie affective fait des relations selon un idéal qu'elle s'efforce d'atteindre avec celles-ci » (L. Giussani, « *Tu* » (*o dell'amicizia*), Bur, Milan 1997, p. 216).

exigences et des besoins de l'homme que ce principe, que l'événement de la communion s'enrichit, libère toutes ses intuitions et toutes ses affirmations, clarifie toutes ses perspectives, et s'élargit, s'élargit, et crée la grande parole que nous sommes continuellement tenus de dire au monde, Sa parole, mais continuellement traduite dans la mentalité, la capacité de compréhension, le langage de l'époque, du moment, de la situation de l'époque dans laquelle on vit [nous, aujourd'hui, en 2024] ». Don Giussani poursuit : « La relation Église-monde peut être entièrement condensée, à mon avis, dans cette relation entre la vérité de notre immanence dans l'événement de la parole du Christ, la communion chrétienne, et la loyauté cordiale, passionnée, avec laquelle nous sommes au cœur des exigences et des besoins de l'homme. Essayez d'y penser : comment être au cœur des exigences et des besoins des hommes, si nous ne sommes pas sérieux, loyaux, passionnés, attentifs envers nous-mêmes ? Car les exigences et les besoins de l'homme en Afrique ou en Inde sont des exigences et des besoins dont les racines se trouvent en moi comme en lui [elles sont en moi, homme européen, comme en lui, en Afrique ou en Inde], et ce n'est qu'en les percevant en moi que je le comprends. Autrement, cela devient un intérêt purement sociologique ou politique. [...] Mais rappelons-nous que ce sera à partir de l'engagement sérieux vis-à-vis de la communion chrétienne, qui est notre vie, et vis-à-vis de nos frères humains, dont nous partageons les exigences et les besoins, ce sera par le travail sérieux sur ces deux facteurs que nous pourrons nous retrouver l'an prochain avec une richesse bien plus grande à nous dire et à nous communiquer [espérons qu'il en aille de même pour nous]. Tout dépend donc de notre réponse. Dieu nous appelle. La vie est vocation [nous en parlerons beaucoup ces jours-ci]. Le mot qui correspond à "vocation", à "appel", c'est le mot "réponse". N'oubliez pas aussi que le mot "réponse" a la même racine latine que le mot "responsabilité". Responsabilité de vie signifie donc "répondre" à l'appel ».⁵

Pour nous aider dans le travail entre nous, nous avons invité le père Paolo Prospieri et Francesco Cassese, dit Camu, et je suis très heureux

⁵ L. Giussani, *Una rivoluzione di sé. La vita come comunione* (1968-1970), Rizzoli, Milan 2024, p. 159-160.

qu'ils aient accepté cette invitation et qu'ils soient ici. Demain, nous ferons deux assemblées, une le matin et l'autre l'après-midi, et ils guideront le travail qui sera précédé par une brève ouverture du père Paolo Prosperi.

Profitons de ces jours ensemble pour qu'ils soient des occasions de nous témoigner la potentialité du charisme, que ce soit dans les moments communs, que ce soit dans les dialogues libres entre nous.

Je vous demande de veiller à être ponctuels pour l'entrée dans la salle, en vous rappelant que l'écoute de la musique proposée est une invitation à prendre conscience de ce à quoi nous sommes appelés. Il en va de même pour le silence, à l'entrée et à la sortie de la salle. Entrer en silence et sortir en silence, ce n'est pas simplement se taire, comme nous l'a toujours appris don Giussani, mais c'est avant tout se rendre compte de qui je suis, c'est entrer en relation avec une présence mystérieuse et vraiment réelle.

Samedi 16 novembre, le matin

INTERVENTION D'OUVERTURE

Francesco Cassese et père Paolo Prosperi

Francesco Cassese (Camu). Je veux vous communiquer l'impression avec laquelle je suis arrivé à Avila, et ensuite j'aurai le plaisir de poser une question au père Paolo, pour qu'il puisse lancer notre dialogue.

Hier soir, je me suis demandé : « Pourquoi je suis ici ? Qu'est-ce que j'ai à cœur ? ».

Ce qui est sûr, c'est que cela ne m'intéresse pas – et je me permets de dire que cela ne « nous » intéresse pas (je pense pouvoir parler aussi pour le père Paolo) – de vous « expliquer » comment vivre, ou bien de ramener votre expérience dans le cours d'un fleuve aux rives déjà tracées, ni d'être avec vous simplement parce que vous êtes la « jeune génération ». Ce qui m'intéresse, c'est plutôt de vivre avec vous ces jours-ci, de faire un morceau de chemin ensemble, de partager les questions qui se présentent dans notre vie et les témoignages dont notre compagnie regorge. Bref, je nous souhaite que puisse se produire ces jours-ci ce qui est arrivé au début de l'histoire à laquelle nous appartenons.

Jeudi soir, c'est-à-dire avant-hier soir, à l'Université Catholique de Milan, nous avons organisé une rencontre publique de présentation du livre *Una rivoluzione di sé. La vita come comunione* (1968-1970). Ce livre recueille certaines interventions de don Giussani dans un moment délicat et crucial de l'histoire de Communion et Libération. Nous sommes entre 1968 et 1970, période dans laquelle l'expérience née de don Giussani en 1954 connaît de grandes secousses en raison des événements de 1968 en Italie : beaucoup de lycéens et d'étudiants abandonnent *Gioventù Studentesca* pour adhérer au mouvement étudiant. C'est sans aucun doute pour don Giussani un moment d'épreuve, qui, de façon inattendue, se révélera aussi comme une

importante étape de renaissance. Dans ces années, don Giussani ne peut pas guider GS, et il s'implique alors dans le centre culturel « Charles Péguy ». Dans le dialogue passionné qui se tisse à ce moment-là avec les jeunes impliqués dans ce centre culturel se dégage progressivement quelque chose de nouveau. Dès les premières pages, on a l'impression d'avoir un homme qui « fouille » dans une vie qui se produit sous ses yeux ; il donne la sensation de réfléchir sur une expérience « en cours ». L'un des intervenants de la rencontre d'hier a employé à un moment donné une expression qui m'a paru très bien trouvée : « Il n'est pas extérieur au discours, comme le fait tout scientifique qui expose ses thèses, mais il est à l'intérieur du discours lui-même ».⁶

Pourquoi est-ce que je vous raconte tout cela ? Parce que ce qui m'enthousiasme le plus de la vie du Mouvement est le fait de ne pas devoir nous conformer à quelque chose de préétabli : nous sommes plutôt invités à nous impliquer dans quelque chose qui arrive et qui, en arrivant, nous demande de nous « compromettre » avec. Par conséquent, l'utilité de notre rassemblement est proportionnelle au courage et à l'estime que nous accordons au fait que le Christ nous met ensemble. Plus nous parions ces jours-ci sur ce qui nous lie, plus ce moment pourra être efficace et générer quelque chose en nous. À un moment donné du livre, don Giussani dit : « Je ne voudrais pas tant définir les choses, que communiquer une attitude – qui est celle dans laquelle je sens que je suis – pour aider à se mettre dans la bonne position pour comprendre la valeur de la journée d'aujourd'hui. En effet, nous percevons le besoin d'un lieu où l'urgence religieuse humaine et la passion chrétienne qui s'est éveillée en nous de différentes manières, puisse, au moins comme désir, devenir conversation, dialogue, amitié, et donc aussi partage de la vie, dans une liberté profonde et absolue ».⁷

Comme le disait Ettore, nous nous sommes rencontrés pour la première fois en mars 2023 à Assise, avec 200 à 250 personnes venues de toute l'Italie, plus quelques amis espagnols. Nous nous sommes à nouveau rencontrés six mois plus tard, en novembre. Puis, dans les

⁶ Il s'agit d'une affirmation de Silvano Petrosino (professeur d'Anthropologie philosophique à l'Université Catholique du Sacré-Cœur de Milan), in M. Vitali, « Una provocazione presente », 15 novembre 2024, clonline.org.

⁷ L. Giussani, *Una rivoluzione di sé. La vita come comunione* (1968-1970), op. cit., p. 10.

mois suivants, d'autres rencontres ont eu lieu au niveau régional, sur l'initiative libre de certains. Comme le dit le père Paolo, il est sûr qu'en mars 2023 « un lapin est sorti du chapeau » à partir du livre de Byung-Chul Han, *La société de la fatigue*.⁸ Le thème de la performance a soulevé beaucoup d'interrogations et a touché des cordes sensibles par rapport au contexte culturel dans lequel nous sommes plongés. Pas seulement dans le contexte professionnel : en effet, de nombreux dialogues sont allés jusqu'à toucher le domaine des affections, de la famille et des amitiés. Ce phénomène étrange pour lequel le *maître* coïncide avec *l'esclave*, un phénomène qui nous rend victimes de nous-mêmes, veut nous convaincre que notre valeur est liée à ce que nous faisons, à ce que nous sommes capables de faire. Et lorsque nous découvrons que nous ne sommes « pas à la hauteur », nous en sortons avec les os brisés. Le même thème est réapparu au cours des mois suivants. Le père Paolo et moi-même avons eu l'occasion cet été, dans une rencontre au Meeting de Rimini, d'affronter et de développer cette thématique de la performance.⁹

J'en viens ainsi à la question que je voudrais poser au père Paolo. Au travail, on nous demande de performer au plus haut niveau possible. J'imagine que pour vous, cette demande est encore plus forte : je pense par exemple aux Italiens qui sont expatriés justement pour assumer des fonctions professionnelles importantes. Cela se comprend bien dans les contributions que vous nous avez envoyées. Voilà, dans ces contextes professionnels, il y a une attente très élevée, je dirais sans pitié, et on peut facilement être pris dans un étou.

Mais nous ne voulons pas penser que la seule alternative à la performance soit de croiser les bras, d'appuyer sur la pédale d'embrayage et donc de se détacher, parce que nous sentons malgré tout que la société nous appelle et nous pousse à avancer à une certaine vitesse. Donc je formule enfin la question :

« Le contexte culturel dans lequel nous vivons, c'est-à-dire la réalité que nous avons à vivre, nous demande de fait un engagement parfois

⁸ Byung-Chul Han, *La société de la fatigue*, Presses Universitaires de France, 2024.

⁹ *Mettersi all'opera : quando il lavoro non diventa performance* [Se mettre à l'œuvre : quand le travail ne devient pas performance], Meeting pour l'amitié entre les peuples (Rimini, 21 août 2024).

presque total. Dans quelle mesure y a-t-il d'un côté un engagement qui nous aide à nous réaliser, et de l'autre un engagement qui nous étouffe ? Pourquoi la même action peut-elle devenir un geste d'autodestruction, d'autoanéantissement, ou bien, à l'opposé, être l'occasion de faire fleurir mon humanité ? »

Père Paolo Prosperi. Merci et bonjour à tous. Comme cela a été dit, mon intervention n'entend pas, et ne doit pas être un enseignement, mais une brèche qui vise à ouvrir, à « déboucher », la conversation.

Comme je dois dire quelque chose, j'ai décidé de profiter de cette occasion pour essayer de répondre à une objection, qui est apparue dans de nombreuses rencontres que nous avons faites en Italie : « D'accord pour tout ce qui a été dit aux rencontres d'Assise, mais quelle est l'alternative à l'idéal de la performance ? Le désengagement ? Est-ce que nous ne sommes pas faits pour viser l'excellence ? Est-ce que nous ne sommes pas faits pour trouver une satisfaction aussi en faisant bien les choses, en excellant ? ».

Il est clair que la solution alternative à l'anxiété de prestation ne peut pas être l'idéal du désengagement. D'ailleurs, il n'est même pas dit que cela soit réellement une possibilité. Je l'explique en partant d'une autre observation que j'ai entendue en réaction à l'enseignement d'Assise. « La société dans laquelle nous vivons aujourd'hui », m'a-t-on fait remarquer avec finesse, « n'est en réalité déjà plus celle décrite par Byung-Chul Han dans son livre *La société de la fatigue*. Autrement dit, ce n'est plus une société dans laquelle domine le culte de la prestation, du succès. Ce qui frappe ces dernières années, notamment chez les jeunes, c'est plutôt le phénomène du *quiet quitting* [abandon silencieux], ou de la *great resignation* [le phénomène des grandes démissions]. Si on exclut une élite minoritaire, ce n'est pas dans la carrière que la majorité cherche aujourd'hui à se réaliser, mais dans la sphère du privé, du temps libre, etc. ».

En admettant que cela soit *entièrement* vrai (dans le monde des plus jeunes, par exemple, à savoir celui de l'école, tous les enseignants que je connais me disent le contraire), il me semble nécessaire de se demander : sommes-nous certains que ces phénomènes (indéniables) ne présupposent pas la même vision du travail, qui porte à chercher

ailleurs que dans le travail sa propre réalisation ? On fuit quelque chose qu'on ne peut pas changer, qu'on considère immuable ; autrement, on ne le fuit pas, mais on le change éventuellement, c'est-à-dire qu'on commence à vivre ce quelque chose de manière différente.

Alors la question devient : cette *manière différente* existe-t-elle ? Existe-t-il une véritable alternative ?

Le meilleur point de départ pour affronter cette interrogation me semble être, comme toujours, de nous remettre face à la question fondamentale, sans donner pour acquis que tout soit déjà clair sur ce sujet. L'une des points les plus importants que j'ai appris de ma vie est que, souvent, les plus grands pas en avant ne se font pas tant en se posant de nouvelles questions, mais en se reposant des questions auxquelles on pensait peut-être avoir déjà répondu, alors qu'il s'agissait en réalité d'une réponse simplement partielle, qui pouvait donc être enrichie, approfondie. Dans notre cas, la question de fond est : qu'est-ce que le travail ? Il est clair qu'il s'agit d'une interrogation énorme, et qu'il n'y a pas de réponse unique, si bien que don Giussani lui-même a donné, dans des contextes différents, diverses définitions du travail, qui en soulignent des aspects différents. Or, parmi les nombreuses définitions du travail que Giussani avait pour habitude de donner, celle qu'Ettore a rappelée hier m'a particulièrement touché, parce qu'elle s'applique parfaitement à ce que j'avais pensé dire ce matin : « Qu'est-ce que le travail ? », demandait Giussani, et il répondait : « La manipulation que l'affection, l'énergie affective fait des relations selon un idéal qu'elle s'efforce d'atteindre avec celles-ci ».¹⁰

Cette définition me semble contenir deux idées.

La première est que le travail exerce peu ou prou le pouvoir de manipuler, c'est-à-dire de modifier la réalité. Quand on parle de travail humain, voici ce qu'on entend : une énergie qui, en s'appliquant à la réalité, la manipule, c'est-à-dire la refaçonne : « Tu l'établis sur les œuvres de tes mains ».¹¹

Deuxième idée : cette modification, cette manipulation de la réalité, survient toujours à la suite d'un idéal donné, d'un but donné, d'un certain

¹⁰ Voir ci-dessus, note 4.

¹¹ Ps 8, 7.

projet qui tire son élan de l'esprit. Attention, la définition implique que cela soit toujours vrai, qu'on y pense ou pas. Dans chaque application de notre énergie sur un certain travail – je rappelle que travail, du latin *labor*, signifie effort, peine : le travail implique un effort – il y a toujours un idéal, une idée qui, explicitement ou implicitement, nous pousse à faire ce que nous faisons, à agir comme nous agissons. La véritable question, alors, est au fond la suivante : « Quel est cet idéal ? Qu'est-ce que je cherche en faisant ce que je fais, et comment ce but détermine-t-il, façonne-t-il *la manière* dont je le fais ? ».

Dans la réflexion commencée ensemble, nous avons insisté sur le fait que la mentalité qui domine aujourd'hui dans le monde occidental (peut-être pas la seule, mais certainement celle qui domine) accorde une telle importance au travail, parce qu'elle le voit comme le lieu où se manifeste la puissance de l'homme, et qu'elle identifie en retour, dans la manifestation de cette puissance, la manifestation de la valeur de l'homme. Autrement dit : tu es quelqu'un qui a de la valeur, qui vaut quelque chose, dans la mesure où tu sais faire la différence ; et ce « faire la différence » s'identifie normalement avec le produit sensiblement mesurable de ton travail.

À Assise, nous nous sommes arrêtés aussi sur les conséquences, souvent dramatiques, de cette attitude mentale qui, à bien y regarder, ne concerne pas seulement le travail, mais un peu tout. Je ne veux pas y revenir à nouveau. Ce qui m'intéresse plutôt, c'est de dire quelque chose de plus sur la *pars construens*, c'est-à-dire sur la vision différente du travail (et pas seulement différente, mais aussi plus correspondante) qui naît ou devrait naître d'une expérience comme la nôtre, c'est-à-dire de l'expérience d'une foi qui prétend avoir une incidence profonde sur la structure de ce moi, qui est le sujet du travail. Pour tenter de le faire, je veux utiliser une célèbre parabole, sur laquelle j'ai récemment été invité à réfléchir : la parabole des talents. Je raconte seulement brièvement le contexte, pour expliquer pourquoi cette parabole m'a récemment accompagné. Cet été, avec Camu ici présent, nous avons tenu une rencontre au stand de la Compagnie des Œuvres du Meeting de Rimini sur cette thématique ; parmi les intervenants, il y avait un certain Riccardo Capecci, un ami. Après le déjeuner, alors que nous

nous avancions vers le stand pour commencer la rencontre, Capecchi me prend à part et me demande à brûle-pourpoint : « Père Paolo, excuse-moi un instant, qu'est-ce que tu penses de la parabole des talents ? Quelle lecture en fais-tu ? Quelle interprétation en as-tu ? ». J'avoue que sur le moment, la question m'a pris de court. Alors, au pied-levé, j'ai pataugé, parce qu'en plus, je l'avoue, de toutes les paraboles de Jésus, c'est une de celles que j'ai toujours considéré comme les plus difficiles et les plus ambiguës, au sens qu'elle se prête à de nombreuses interprétations, parfois assez différentes l'une de l'autre. Mais la question m'a intrigué et alors, un peu par orgueil, un peu parce que j'aime les défis, j'ai commencé à y réfléchir à partir de ce moment-là. Je voudrais donc maintenant partager avec vous le résultat (pas *tout* le résultat, soyez tranquilles) de ma méditation de ces derniers mois. En réalité, en la lisant et en la relisant, je me suis aperçu que cette parabole est vraiment d'une richesse extraordinaire. Nous pourrions passer la matinée entière à la commenter ensemble, et nous n'en aurions malgré tout exploré que les contours. D'ailleurs, cela vaut pour toute parabole de Jésus !

Lisons-la donc :

« C'est comme un homme qui partait en voyage : il appela ses serviteurs et leur confia ses biens. À l'un il remit une somme de cinq talents, à un autre deux talents, au troisième un seul talent, à chacun selon ses capacités. Puis il partit. Aussitôt, celui qui avait reçu les cinq talents s'en alla pour les faire valoir et en gagna cinq autres. De même, celui qui avait reçu deux talents en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un alla creuser la terre [attention, remarquez : qui est celui qui creuse la terre ? Celui qui en a reçu un seul. J'y reviendrai] et cacha l'argent de son maître. Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint et il leur demanda des comptes. Celui qui avait reçu cinq talents s'approcha, présenta cinq autres talents et dit : "Seigneur, tu m'as confié cinq talents ; voilà, j'en ai gagné cinq autres." Son maître lui déclara : "Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; [Soyez attentifs aussi à ce refrain ; peu, beaucoup, celui qui est fidèle dans le peu, reçoit le pouvoir sur beaucoup, il reçoit un 'grand' pouvoir] entre dans la joie de ton seigneur." [Voilà la satisfaction, la joie est la satisfaction : c'est la

récompense pour le travail accompli, le retour de jouissance, que l'on reçoit pour avoir accompli son devoir convenablement, d'une manière vraiment intelligente]. Celui qui avait reçu deux talents s'approcha aussi et dit : “Seigneur, tu m’as confié deux talents ; voilà, j’en ai gagné deux autres.” Son maître lui déclara : “Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t’en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton seigneur.” Celui qui avait reçu un seul talent s'approcha aussi et dit : “Seigneur, je savais que tu es un homme dur : tu moissonnes là où tu n’as pas semé, tu ramasses là où tu n’as pas répandu le grain. J’ai eu peur [Voilà, attention à ce détail ; à mon avis, cette partie de la réponse du serviteur paresseux est ce qui souvent nous égare dans la lecture de la parabole, parce qu’on est tenté de donner foi à son explication, de prendre ses paroles pour vraies, tandis qu’à mon avis, nous le verrons, Jésus nous donne tous les indices pour comprendre que ce n’est pas du tout le cas !], et je suis allé cacher ton talent dans la terre. Le voici. Tu as ce qui t’appartient.” Son maître lui répliqua : “Serviteur mauvais et paresseux [le terme original peut signifier à la fois ‘paresseux’ et ‘faux’], tu savais que je moissonne là où je n’ai pas semé, que je ramasse le grain là où je ne l’ai pas répandu. Alors, il fallait placer mon argent à la banque [autrement dit : si c’était vraiment la raison pour laquelle tu as agis comme tu as agi ; si c’était vraiment par crainte de mon jugement sévère que tu as fait ce que tu as fait] ; et, à mon retour, je l’aurais retrouvé avec les intérêts. Enlevez-lui donc son talent et donnez-le à celui qui en a dix. À celui qui a, on donnera encore, et il sera dans l’abondance ; mais celui qui n’a rien se verra enlever même ce qu’il a [il y aurait beaucoup à dire aussi là-dessus, sur cette remarque finale, mais je me limite]. Quant à ce serviteur bon à rien, jetez-le dans les ténèbres extérieures ; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents !” ».¹²

« Des pleurs et des grincements de dents... », voilà : n'est-ce pas la description parfaite de ce que le travail peut devenir dans notre vie ? Jeté dans les ténèbres, là où il n'y a que des pleurs et des grincements de dents, c'est-à-dire angoisse, anxiété, et pour finir dépression et burn-out...

¹² Mt 25, 14-30.

En quoi consiste la tragédie du serviteur paresseux, c'est-à-dire antipathique – paresseux au sens d'antipathique (c'est l'un des sens possibles de l'adjectif employé par Jésus) – autrement dit incapable de s'engager vraiment, de s'impliquer avec générosité ? Où réside la racine de son échec, comment s'interdit-il lui-même l'expérience de la joie, comment s'empêche-t-il lui-même de prendre part à la joie de son maître, une joie qui lui était pourtant manifestement promise comme aux autres ?

Je commence par dire ce que ce serviteur n'a pas compris à mon avis, ou mieux, ce qu'il ne s'est pas donné la possibilité d'arriver à comprendre ; ensuite, dans un deuxième temps, j'essayerai de dire pourquoi, c'est-à-dire sur quelle « pierre d'achoppement » notre serviteur paresseux a trébuché.

Pour ce qui est de la première question, je voudrais y répondre en évoquant l'un des refrains à mes yeux les plus importants de cette parabole : la transformation de peu en beaucoup. Voilà ; la tragédie du serviteur paresseux réside entièrement là : ne pas se rendre compte de ce qui transforme le peu en beaucoup, c'est-à-dire ce qui transforme cette autorité, cette tâche, qui semble minime, en quelque chose de grand (ce qui ne veut pas dire en quelque chose de matériellement différent, mais en quelque chose qui, tout en restant matériellement identique, acquiert à mes yeux une grandeur qu'il n'avait pas avant). En effet, ce qui transforme le peu en beaucoup, ce qui fait passer le talent qui t'est donné,¹³ et donc la tâche qui t'est confiée, du peu de chose – petit et insignifiant en apparence – qu'elle semble être parfois, à quelque chose de grand, et qui en fait donc une source de satisfaction et de joie, c'est le fait d'être une *occasion de fidélité*, de se montrer *fidèle* (pour utiliser le terme précis qu'emploie Jésus : il faut faire attention aux paroles

¹³ Le talent était une monnaie. Mais qu'est-ce que l'argent, si ce n'est le « pouvoir matérialisé » ? L'argent nous donne des « possibilités » : possibilités d'acquérir tel ou tel bien, tel ou tel moyen, avec lequel faire telle ou telle chose, satisfaire telle ou telle volonté. L'argent-talent est donc une *dot*, qui augmente notre potentiel. En ce sens, la transposition de sens que le mot talent a connue en français moderne, évidemment à partir de la popularité de cette parabole, est parfaitement juste ; le talent est une dotation – c'est-à-dire quelque chose de *donné*, que l'on trouve passivement en soi, sans l'avoir mérité ou choisi – qui nous donne certaines potentialités, dont la réalisation dépend de notre utilisation libre du talent reçu.

de Jésus, parce que quelqu'un qui est Dieu ne choisit pas ses mots au hasard !) au grand Autre, au grand Tu qui t'a donné cette tâche, qui te donne précisément cette tâche, et qui est là à attendre, plein de respect pour ta liberté, caché dans et derrière l'apparence de cette petite tâche, que tu donnes tout pour Lui. Bref, ce qui transforme le peu en beaucoup, c'est de voir dans ce peu une occasion d'amour – utilisons ce terme, qui est simple, mais grandiose – une occasion pour « mettre les gaz » du moteur le plus puissant que nous avons, qui est le pouvoir d'aimer Dieu, à savoir le Seigneur de toute la réalité, y compris celle qui nous est confiée ; le pouvoir de nous donner totalement pour l'œuvre de ce grand Autre auquel tout appartient et qui nous appelle, qui nous accorde, bien qu'il n'en ait pas besoin, de faire notre part, pour que nous puissions nous aussi avoir part à sa joie, qui est la joie de générer quelque chose. Peu importe combien, et du reste, cela ne dépend pas de nous : ce qui importe et dépend de nous, c'est l'engagement !

Voilà le regard nouveau, le point de vue nouveau que la foi devrait introduire sur le sens du travail : nouveau mais, à bien y regarder, très ancien, parce que, comme nous l'avons dit à Assise, il correspond à ce que le travail a été dès le commencement : un appel à collaborer, avec le Créateur de la réalité, à la construction de Son royaume.

Nous pouvons à ce stade passer à la deuxième question : si ce que nous avons dit est exact, en quoi consiste l'erreur de jugement du serviteur paresseux ?

Tout d'abord, si ce que nous avons dit est exact, il faut alors dire aussi que la satisfaction, c'est-à-dire la joie promise à chacun des serviteurs, ne dépend pas de la quantité de talents reçue, mais de l'engagement avec lequel chacun les fait fructifier, donc de son amour pour le maître. Pour celui qui aime le maître, chaque rôle devient grand, parce que c'est une occasion de Le servir, indépendamment du fait d'être le premier ou le dernier de l'entreprise ou du groupe.¹⁴ Quelle est donc l'erreur de perspective du serviteur paresseux ?

¹⁴ Il y a même un sens pour lequel être le dernier, à savoir recevoir un poste *matériellement* plus humble, peut devenir l'occasion de plus de grandeur, parce que le sacrifice que cela implique objectivement permet d'exprimer encore mieux, plus généreusement, qui est le maître pour nous. C'est ainsi, à mon avis, (voir ci-dessous) que l'on peut et que l'on doit entendre aussi la phrase sibylline : « À celui qui a, on donnera encore, et il sera

Je me suis toujours demandé pourquoi le seul serviteur qui cache le talent est celui qui en a reçu moins. Bien entendu, le choix de Jésus n'est pas le fruit du hasard, d'autant qu'à première lecture, spontanément (en tous cas, pour moi, c'était spontané jusque-là), on est tenté de protester et de prendre la défense de ce serviteur : « Allons donc ! Pourquoi le maître (c'est-à-dire Jésus !) est-il si sévère avec ce pauvre serviteur ? Déjà, il lui a donné moins qu'aux autres, et maintenant, il lui réserve ses coups ! ». En réalité, dans cette réaction qui peut venir instinctivement dans le cœur à première lecture (et que Jésus veut provoquer à mon avis chez ceux qui l'écoutent), s'exprime exactement le point de vue réducteur, myope, que Jésus veut renverser : c'est celui du serviteur paresseux, mais aussi celui du monde, celui de tout le monde. Bref : pourquoi le serviteur mauvais et paresseux cache-t-il le talent ? Pourquoi ? Pas par peur : ça, c'est une excuse ! Pas par peur parce que, s'il avait seulement craint son maître, comme ce dernier le lui fait remarquer à juste titre, il aurait placé son talent à la banque, en garantissant malgré tout à son maître un certain profit. Il ne l'a pas fait. Pourquoi ? Je vous propose l'hypothèse suivante : pas par peur, mais par rancœur ! Il a laissé de côté le talent, il l'a enterré, comme s'il l'oubliait,¹⁵ parce qu'au fond, consciemment ou non,¹⁶ il associe la petitesse, le moins (au sens matériel) qu'il a reçu du maître, à un moins

dans l'abondance ; mais celui qui n'a rien se verra enlever même ce qu'il a » (*Mt 25, 29*). Si l'on entend par ce que l'on a ou que l'on n'a pas l'amour pour le maître/Seigneur, alors la formule de Jésus devient en effet un commentaire parfaitement perspicace de toute la parabole : pour celui qui aime le maître, en effet, non seulement ses propres talents, mais aussi ceux donnés à un autre deviennent *quodammodo* (d'une manière ou d'une autre) un don qui lui est fait, parce qu'en acceptant humblement la volonté du maître, le serviteur peut « avoir » plus de charité envers non seulement le maître, mais aussi les autres serviteurs. À l'inverse, celui qui ne cherche pas l'amour comme possession suprême, même s'il a plus de talents que tous les autres, peut se trouver (et cela arrive souvent) dans l'incapacité d'en profiter, parce qu'il tend anxieusement et jalousement à préserver sa position de prestige et de supériorité.

¹⁵ L'image de cacher sous terre, ou d'enterrer, fait penser en effet, à bien y regarder, non seulement qu'il veut écarter de sa vue/oublier (comme lorsque le chien cache ses excréments sous la terre), mais aussi que c'est un acte de mépris, étant donné que dans l'imaginaire symbolique biblique la terre/poussière est le symbole de la bassesse, de la pauvreté, de la misère.

¹⁶ Parfois, cela vaut la peine de le remarquer, ce qui agit le plus sur nous et en nous, ce ne sont pas les jugements implicites, à savoir ces jugements qui se cachent comme des préjugés semi-conscients, même s'ils ne sont pas exprimés *apertis verbis*. D'où, comme

d'*amour* de la part du maître, c'est-à-dire à une moindre possibilité de grandeur et donc de satisfaction. Non, ce n'est pas par peur que notre serviteur ne s'engage pas, mais par rancœur. Mais une rancœur qui révèle l'étroitesse de son cœur, son incompréhension non seulement du maître, mais aussi de lui-même, de son humanité, de ce qui fait l'étoffe de la vraie grandeur, et donc de la vraie satisfaction, de la vraie joie : « À celui qui a, on donnera encore, et il sera dans l'abondance ; mais celui qui n'a rien se verra enlever même ce qu'il a ».¹⁷ Qui *a* ou *n'a pas* quoi ?

Nous l'avons dit : l'amour pour le maître.¹⁸ Essayez en effet d'identifier ce que l'on a ou que l'on n'a pas avec l'amour pour le maître/Seigneur, et vous verrez que la phrase finale de Jésus devient un parfait commentaire de la parabole. Nul besoin, donc, de penser à un déplacement matériel de biens. Le maître n'enlève pas ce qu'il a donné à l'un pour le donner à l'autre. Ce qui arrive plutôt, c'est que, pour celui qui aime le maître, même les talents donnés à un autre sont *en un certain sens* à lui, un don qui lui est fait (« *Tout* est à vous », dit saint Paul : *tout* !¹⁹). Et ce n'est pas pour une sorte de négation pseudo-mystique de la mortification, du sacrifice impliqué dans le fait qu'un autre ait un don que je n'ai pas, ou bien des dons plus grands, plus voyants que les miens ; mais au sens où accepter le sacrifice de laisser le Seigneur donner à un autre plutôt qu'à moi un

le recommande don Giussani dans le premier chapitre du *Sens religieux*, l'importance de s'entraîner à l'art du jugement.

¹⁷ Mt 25, 29.

¹⁸ À vrai dire, il y a tout autant de bonnes raisons de répondre « la foi », plutôt que la « charité », si l'on part du principe que la charité est le fruit de la foi en Dieu qui nous a aimés et qui est Amour. Pour être plus clair : de même qu'on ne peut pas aimer Dieu, si l'on ne croit pas en son Amour, de même on ne peut pas voir dans le peu l'occasion du beaucoup, si l'on n'arrive pas à percevoir avant, à travers la foi, que Dieu est Charité, et donc qu'il n'y a rien de plus glorieux, élevé, divin, précisément, que d'aimer *de charité*, ce qui implique de se réjouir des dons faits aux autres. Si l'on considère les choses de ce point de vue, alors il est juste de dire que ce qu'il est nécessaire d'*« avoir* », pour jouir de chaque talent (y compris *des talents des autres !!!*) et être dans l'abondance, c'est la foi. Mais la foi, précisément en tant qu'elle me conduit à saisir, à percevoir que Dieu est Charité, me rend évident par la même raison qu'il n'y a rien de plus désirable à posséder, qu'il n'y a pas de bien plus *savoureux et correspondant* à posséder que la *charité elle-même*. Voilà, en effet, le point-clé que le paradoxe de la parabole veut mettre en lumière, à mon avis.

¹⁹ 1Cor, 3, 21-23.

certain talent devient *pour moi* une occasion d'*aimer plus* à la fois Dieu et à la fois cet autre, et donc d'être plus riche, d'*« avoir plus »* (« À celui qui a, on donnera »). Au contraire, celui qui ne cherche pas l'amour, la charité comme possession suprême, peut avoir plus de talents que tout le monde, mais en fin de compte, il n'en jouit pas vraiment, ce qu'il a lui est enlevé et donné à l'autre, pas au sens qu'il lui est matériellement retiré, mais au sens qu'il n'en jouit pas autant que l'autre en jouit, lui qui, en aimant la Charité par-dessus tout, jouit de tout, ce qui est à lui-même comme ce qui est à l'autre.

Pour résumer, l'alternative est claire. La nouvelle mentalité dans laquelle Jésus nous invite à entrer peut sembler un peu folle au premier abord ; mais de l'autre côté, l'alternative est ce sentiment de frustration que nous connaissons bien, qui fait que le talent que l'on a reste toujours « peu de chose » parce que, quoi que l'on ait, il y a toujours quelqu'un qui a plus, si bien que la vie devient une sorte de zig-zag entre envie, jalousie et complexes d'infériorité (les sentiments dominants de la société actuelle, selon de nombreux experts en psychologie). Attention : je ne fais pas l'éloge de la médiocrité, et je ne dis pas non plus qu'avoir un grand talent (et donc une grande mission) n'est pas un bien, quelque chose de désirable pour lequel être reconnaissant. Au contraire, il est clair qu'il faut un sacrifice pour accepter d'avoir un talent et non cinq, parce qu'on veut contribuer, générer, se sentir utile, et avoir cinq talents plutôt qu'un semble offrir plus de possibilités de fécondité, du moins au sens extérieur, visible du terme. Toutefois, s'il est vrai que l'amour fait la grandeur de notre stature, et s'il est vrai que c'est de l'amour que dépend notre fécondité (une fécondité qui peut passer par des voies mystérieuses, par exemple l'offrande silencieuse d'une douleur, comme pour le Christ en croix), alors il faut admettre qu'en un certain sens, même être à la dernière place peut devenir une aide, un raccourci, pour ainsi dire (« les derniers seront les premiers », a dit quelqu'un, il me semble...).²⁰ En quel sens ? Au sens où avoir un talent plutôt que dix peut devenir « l'ascenseur » qui te conduit plus rapidement à te poser la question : « Qu'est-ce qui donne vraiment de

²⁰ Cf. Mt 20, 16.

la valeur à ce que je fais, qu'est-ce qui peut donner une vraie grandeur, une “infinité” à mon action ? Quelle est la joie du maître (qui est le Tout-puissant !) quand il fait tout ce qu'il fait ? », « Entre dans la joie de ton seigneur ».²¹ Quelle est la joie du seigneur, la joie du Christ ? Quelle est la joie de Dieu ? La joie du Christ est de se donner, de servir, de *se prodiguer, se donner pour.*

On en revient ainsi au point d'où nous sommes partis : cette conception différente du travail, qui est celle qui naît de la foi (mais aussi celle qui correspond davantage à l'humain !) ne mène pas à se désengager. Elle rend plutôt possible un engagement encore plus inlassable et inépuisable que l'autre façon de vivre le travail. Il y a au moins deux raisons à cela.

La première (dites-moi si vous êtes d'accord, s'il vous plaît !) est que, lorsqu'on agit poussé par l'amour pour un autre, on cherche et on trouve une satisfaction, une jouissance, non seulement *dans le résultat* de ce que l'on fait, mais aussi dans ce que l'on fait en soi, dans le fait même de se donner. Pourquoi ? Parce que *dans ce fait de se donner*, aussi imparfaitement que ce soit, aussi petitement que ce soit, on obtient quoi qu'il arrive, indépendamment du résultat, quelque chose de grand : dire son amour, dire sa fidélité amoureuse.

La deuxième réponse, quant à elle, est que vivre le travail comme l'aspect plus « concret, plus aride et pénible [...] de son amour pour le Christ »,²² nous fait voir justement le grand dans le petit, et permet ainsi un soin pour les détails, une vénération pour ce que les autres négligent, qui comporte objectivement, au moins en principe, un surcroît d'attention, de dévouement, et non un moins.

Pour conclure, une dernière question : qu'est-ce qui permet d'entrer dans ce nouveau point de vue ?

À « Assise 2 »²³, nous nous sommes concentrés sur le thème des *yeux de la foi*, à savoir le regard nouveau sur la réalité (et donc aussi

²¹ Mt 25, 21.

²² L. Giussani, *L'io, il potere, le opere. Contributi da un'esperienza* [Le moi, le pouvoir, les œuvres. Contributions tirées d'une expérience], Marietti 1820, Gênes 2000, p. 67.

²³ Cf. P. Prosperi – F. Cassese, *Un chemin du regard*, Journées de partage des jeunes de CL. Assise, 23-26 novembre 2023, clonline.org.

sur le travail) qui naît de la mémoire du Christ. En effet, si l'on y pense, tout le discours que nous avons développé porte sur un seul point-clé ; ce qui doit changer n'est pas le travail, ce ne sont pas les circonstances ou le contexte dans lequel nous travaillons. Mais c'est *notre point de vue* sur le travail, comme sur tout le reste, qui est invité à changer. La question décisive de la vie adulte, en d'autres termes, est celle de la *conversion*, ou bien, pour utiliser le terme efficace employé par Jésus dans les évangiles, de la *metanoia*, un terme qui signifie justement « changement de mentalité ». Beaucoup des interventions que vous nous avez envoyées disent exactement cela, d'une manière ou d'une autre, et font en même temps apparaître une autre question : comment entrer dans cette nouvelle mentalité ?

À « Assise 2 », nous avons beaucoup parlé de la fonction de la mémoire. C'est la mémoire du Christ, disons-nous, qui nous fait entrer dans la perception du « beaucoup caché dans le peu ». Et ce, parce que la mémoire, dans le petit détail que nous avons devant nous, reconnaît la présence de l'Infini qui, de l'intérieur de ce détail, mendie notre cœur. Est-ce que cette réponse suffit ? Peut-être pas. Il y a peut-être beaucoup plus à dire, à objecter, à approfondir. Nous sommes ici ces jours-ci pour cela.

Avant la pause, où nous pourrons respirer avant l'assemblée, permettez-moi de conclure en confiant à votre méditation un passage de l'Évangile de dimanche dernier, qui est vraiment l'icône la plus parfaite que Jésus nous ait laissée de ce point de vue nouveau qui est le sien, et dont nous avons parlé. Il s'agit du récit de l'obole de la veuve. Jésus se trouve avec ses disciples dans le temple et, alors qu'il s'attarde à regarder les gens qui jettent de l'argent dans le gazophilatius, c'est-à-dire le trésor du temple, il voit à un moment donné une veuve qui jette un quadrant, la plus petite monnaie qui soit à l'époque ; aujourd'hui, on dirait un centime. On est loin du talent (un talent valait énormément d'argent). Un quadrant, cette femme, cette veuve âgée n'a rien d'autre qu'un quadrant. Mais ce quadrant, elle le donne tout entier, elle l'offre au Seigneur. Pour cette raison, dit Jésus, elle, qui semblait avoir donné moins que tous les autres, est celle qui a donné le plus. C'est la seule qu'Il admire vraiment, la seule qui touche Son cœur.

« Jésus s'était assis dans le Temple en face de la salle du trésor, et regardait comment la foule y mettait de l'argent. Beaucoup de riches y mettaient de grosses sommes. Une pauvre veuve s'avança et mit deux petites pièces de monnaie [qui ensemble forment un quadrant]. Jésus appela ses disciples et leur déclara : “Amen, je vous le dis : cette pauvre veuve a mis dans le Trésor plus que tous les autres. Car tous, ils ont pris sur leur superflu, mais elle, elle a pris sur son indigence : elle a mis tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre” ».²⁴ En grec, τὸν βίον (tòn bion) : toute sa vie, elle donne sa vie.

²⁴ Mc 12, 41-44.

Samedi 16 novembre, le matin

EXTRAITS DE LA PREMIÈRE ASSEMBLÉE

1. Donner sa vie pour un grand idéal et « bourgeoisie » – perception de la contradiction entre une aisance personnelle et les conditions plus difficiles d'autres personnes

Simone (Royaume-Uni). J'aurais deux questions à partager avec vous. La première est une interrogation que je me pose souvent : est-ce que je vis en « petit-bourgeois » ou est-ce que je fais fructifier mon talent ? Il me semble parfois que mon action soit centrée uniquement sur moi-même sur la création de valeur pour l'entreprise. C'est très différent de partir au contraire de la conscience d'une grâce reçue : le travail que j'ai reçu, la famille que j'ai reçue...

À cela s'ajoute une deuxième problématique. Je perçois clairement la contradiction entre le niveau de vie qui m'est donné de vivre et la spirale de pauvreté et de violence qui engloutit le monde (pensons à la Palestine ou à l'Ukraine, pour citer deux exemples connus de tous, mais aussi, plus simplement la situation de nos amis qui ont du mal à arriver à la fin du mois). Comment affronter cette contradiction avec vérité, en particulier dans le domaine dans lequel on est appelé à vivre et à travailler ?

P. Prosperi. C'est comme si tu disais : « Je n'arrive pas à mettre ensemble le désir sincère de me dépenser pour un grand idéal (la construction du Royaume de Dieu, le bien commun) associé à une piété, un bouleversement (il y a des enfants qui souffrent à Gaza alors que je gagne bien ma vie), avec l'aspect concret de ma vocation, qui se joue dans le fait d'être au service de la société pour laquelle je travaille ». C'est comme si je sentais que ces deux choses, le désir que j'ai en moi et la réalité concrète de ma vocation professionnelle, sont deux droites qui ne se rencontrent jamais. On peut dire ça comme ça ? Bien, continuons.

Leonor (Portugal). Je suis très impliquée dans la vie du mouvement et infiniment reconnaissante de tous les dons qui en découlent pour moi : je découvre toujours plus que donner sa vie à Jésus est la seule possibilité pour que la vie s'accomplisse. En même temps, je sens le fort désir d'un quotidien plus serein : m'occuper de notre chez-nous (je me suis mariée il y a quelques mois), préparer le dîner pour nos invités, lire, prier. J'ai peur de glisser vers un embourgeoisement : vivre comme si j'avais déjà tout donné et que c'était maintenant le temps d'un repos bien mérité où ne faire que (ou principalement) ce que j'ai envie de faire. Mais le non-embourgeoisement ne peut certainement pas être de dire toujours « oui » à tout ce qui m'est proposé.

Tamara (Malte). Mon mari a bâti de zéro une belle entreprise dans laquelle je travaille aussi. C'est beaucoup plus que ce que j'aurais pu attendre, et je sens une sorte d'inquiétude liée à la perception de ne pas mériter tout ce qui nous a été donné et que nous avons contribué à construire. La parabole des talents m'apaise en quelque sorte. On m'a confié beaucoup : c'est là que je suis appelée à travailler et à être chrétienne, mais aussi à rendre compte.

Cassese. Je lis une pensée en filigrane, chez Simone et Tamara : si tu es chrétien, tu dois faire un travail humble ; si tu es chrétien et que tu atteins certains postes au sommet, tu as beaucoup de chance, et donc tu dois être très reconnaissant, mais tu dois aussi te sentir un peu coupable.

2. Opposition entre ce qui compte professionnellement et ce qui, toujours dans le travail, fait grandir humainement

Johannes (Suisse). Je suis médecin et je vis profondément la contradiction/opposition entre suivre ce qui compte professionnellement pour faire carrière (écrire des articles scientifiques, entretenir les contacts avec les « bonnes » personnes, travailler plus, obtenir des résultats importants, etc.), et d'autres aspects humainement plus féconds que propose la réalité (une petite attention pour un patient qui va mourir, par exemple). En tenant compte du fait que poursuivre ce

qui facilite la carrière peut me conduire à la table à laquelle on prend les décisions importantes : cela vaudrait certainement la peine d'y arriver, pour avoir plus d'incidence sur le bien commun.

P. Prosperi. Il me semble que tu as suggéré entre les lignes une distinction intéressante : on peut écrire des articles pour écrire des articles, c'est-à-dire simplement pour faire carrière, et c'est le but ultime ; et on peut vouloir faire carrière, au contraire, pour occuper un poste prestigieux, mais pour un but juste, adapté, qui est celui de contribuer davantage au bien commun. Dans ce cas, est-il juste ou pas, de ne pas suivre l'émerveillement immédiat, de faire le sacrifice de ne pas répondre à un aspect humainement fécond (ce qui serait beau) ? C'est juste : c'est ce qu'on appelle le sacrifice. Le sacrifice est le renoncement à un bien, que l'on n'accepte pas pour le plaisir masochiste de renoncer, mais pour affirmer un bien plus grand, pour servir la réalisation d'un bien supérieur. Le renoncement devient alors une valeur, il se transforme en valeur, à savoir en expression de ton attachement au bien total, au Dessein total.

Combien de fois moi aussi, comme n'importe quelle personne qui étudie et lit beaucoup pour son travail, je tombe sur des choses qui m'attirent, des lectures qui me fascinent ! Déjà, je suis curieux par nature. Et si on lit et on étudie par métier (la théologie dans mon cas), on reçoit inévitablement en permanence des *input* fascinants, qu'on est tenté de suivre. Mais si on les suivait tous, et c'est le drame, on n'approfondirait jamais rien, on n'irait jamais au fond de rien. Vous comprenez ? Il y a inévitablement un sacrifice, lorsqu'on prend un chemin, lorsqu'on emprunte un chemin. Parce qu'en le prenant, il faut accepter de ne pas en prendre d'autres, c'est inévitable. Cela ne veut pas dire se boucher les yeux et galoper, en restant indifférent à ce qui arrive, qui vient à notre rencontre. Parfois, et même la plupart du temps, – et c'est aussi une expérience que tout chercheur connaît bien – les meilleures idées viennent d'*input* qui proviennent de l'extérieur, de façon inattendue. Donc des yeux toujours ouverts ! Bref, ce que j'essaie de dire, c'est que les deux aspects de la chose sont vrais, et c'est donc comme s'il fallait naviguer à vue, en tenant fermement les deux critères : d'un côté la fidélité à un chemin, qui peut parfois exiger des sacrifices et

des renoncements, et de l'autre l'ouverture pour se laisser surprendre par ce que le Mystère fait arriver, parce que c'est aussi et surtout avec ce qui arrive que le chemin même se trace, se clarifie de plus en plus, parfois en nous conduisant à recalculer l'itinéraire. Comment comprendre si un sacrifice est raisonnable ou pas ? Je dirais en se demandant pourquoi on le fait. La question n'est jamais de savoir si faire ou non un sacrifice, mais pour affirmer quoi, pour obtenir quel objectif on réalise un certain sacrifice. Si le seul but pour lequel on accepte un sacrifice est de gagner plus d'argent et d'avoir un jour une plaque dorée sur la porte de son bureau, alors il faut peut-être se demander si cela en vaut la peine. Mais si le but est au moins un peu plus noble, si c'est de pouvoir servir plus et mieux l'idéal, alors pourquoi pas ? Ainsi, ce sacrifice devient une valeur, il te fait grandir, autrement dit il augmente ta stature, l'unité de ta personne, il ne la déconstruit pas.

Un dernier aspect : pour ne pas rester abstrait, le discours que nous tenons doit être incarné dans le concret de l'environnement dans lequel nous sommes appelés à évoluer, qui est un environnement régulé par des lois souvent dures, voire sans pitié. Une autre question importante se dégage alors : que signifie être « dans le monde » mais pas « du monde », pour employer une célèbre formule de l'Évangile ? Il me semble que dans et derrière ton intervention, il y a aussi cette question. Maintenant, je ne veux pas entrer tout de suite dans le mérite de cette « grosse » question. J'espère que nous pourrons y revenir, si d'autres ont quelque chose à dire à ce sujet. Je me limite, pour l'instant, à faire une observation très basique, mais qui me semble pouvoir tenir lieu de boussole, quand on affronte ce thème délicat. Vous êtes laïcs, vous avez une vocation laïque (je dis « vous » parce que je suis prêtre !). Or, qui est le laïc ? Le laïc, au sens catholique du terme, c'est justement celui qui est appelé par vocation à être « dans le monde », mais pas « du monde » ; ici, attention, les deux choses, devraient être vraies, se réaliser selon un degré d'intensité, pour ainsi dire. Si on est laïc et qu'on se retire du monde, qu'on ne se « mélange » pas au monde, alors on trahit sa vocation. De l'autre côté, il ne suffit pas d'être dans le monde pour être « laïcs, c'est-à-dire chrétiens ». Il faut aussi « ne pas être du monde », c'est-à-dire entrer dans le monde en restant libres, sans être réduits à la mentalité du monde, et donc capables d'introduire une

différence, de porter une différence dans le monde – dans la chair, la boue du monde. Les deux choses doivent aller de pair, aller ensemble. Être mêlés au monde, être dedans – autrement on se fait moine, une vocation qui a aussi son importance capitale – et en même temps rester irréductibles, différents, « non homologables ». Comment cela est possible, si c'est possible, voilà la question...

3. Différence entre idéal et foi d'un côté, et idéologie de l'autre, en particulier dans la conception du travail

Mena (Suisse). Comment l'image/définition du travail que nous propose don Giussani (manipulation de la réalité selon un idéal) peut-elle ne pas être vécue comme une idéologie ? Comment vivre vraiment la foi (et donc pas une idéologie) dans le travail ?

Cassese. Idéologie et idéal. Que signifie manipuler la réalité selon un idéal et comment cet idéal ne devient-il pas idéologie ? Quand cet idéal n'est-il pas un idéal quelconque, mais un idéal chrétien, et quelle nouveauté apporte-t-il dans le rapport avec la réalité ?

Martin (Portugal). Mon travail de *functional analyst* consiste à faire le lien entre clients et programmeurs, en comprenant et « traduisant pour les programmeurs » ce dont les clients ont besoin. L'enseignement constant du Mouvement pour affronter la réalité sans idée préconçue, mais avec le désir de comprendre et de juger, m'aide de façon incroyable, en me libérant d'une approche idéologique, si bien qu'à chaque document que je produis, mon chef me remercie comme si j'étais toujours allé bien au-delà de ses attentes.

4. Critères pour un discernement des signes et de ce qui m'est demandé : la vérification et le jugement communionnel

Matteo (France). Les choix de mon parcours académique ont été pris en regardant les signes (mes passions, par exemple la montagne ;

le fait qu'un lieu soit scientifiquement stimulant ; la présence de la communauté), et en me confrontant étroitement avec mes amis. Avec la carrière qui avance et en me spécialisant, les espaces de choix rétrécissent et j'ai peur de me réduire à prendre des décisions en traçant des tableaux.

Beatrice (Royaume-Uni). Je suis architecte, je donne tout de tout cœur, en suivant la passion qui m'a été donnée, fidèle à la façon dont je suis faite. Mais cette fidélité ne semble pas avoir de réponse. J'aimerais pouvoir un jour faire quelque chose de vraiment personnel, par exemple en travaillant à un bâtiment culturel ou public. Pas seulement pour une récompense personnelle, mais pour que mon travail puisse se donner à une communauté. D'un côté je me demande si, malgré un grand désir de « mettre la main à la pâte », mes capacités sont suffisantes. De l'autre, je me demande, en espérant qu'une réponse arrive tôt ou tard : qu'est-ce qui remplit l'attente ?

P. Prosperi. « Comment fais-tu pour comprendre si un désir, une passion que tu as dans le cœur, est le signe d'un appel, d'une vocation, ou bien si c'est un sentiment, même sincère, mais qui ne correspond pas à un appel réel ? ». Il me semble qu'on peut reformuler comme cela la question que tu poses.

Revenons à la parabole des talents. Au début, il y a un détail que nous n'avons pas commenté, mais qui a son importance. Jésus dit du maître qu'il a donné à chaque serviteur « selon ses capacités ». La tâche, la vocation est toujours quelque chose qui s'applique à la personne, c'est-à-dire au dessein qu'a sur toi celui qui t'a faite, et qu'il t'a donné en te faisant certains dons, et pas d'autres.

Or, dans une situation comme celle que tu as décrite, quels critères utilises-tu pour comprendre si ce désir, cette passion que tu as, est réellement le signe d'une vocation réelle ?

Imaginons une jeune fille qui, à quinze ans, veut être actrice, et toutes les écoles de théâtre dans lesquelles elle va faire des auditions lui claquent la porte au nez, en lui disant que ce n'est pas sa voie. Le conseil qui arrive invariablement des films de Hollywood et des parages, on le sait, c'est : « Retente, retente à l'infini ! Suis ton rêve, et tôt ou tard tu y arriveras ».

Pourquoi les jeux paralympiques sont-ils autant mis en valeur (sans rien enlever à la noblesse de l'événement) ? Parce qu'ils incarnent de façon paradigmatische le pathos du techno-libéralisme contemporain (en particulier de marque américaine). Qui est l'homme, selon cette vision ? L'homme est cet être limité, limité en apparence (parce que notre corps est une limite, il n'y a rien à faire : une limite inexorable, tellement qu'on meurt !), mais qui, en tant qu'esprit, est capable de dépasser ses limites, avec la force de sa raison et de sa volonté, et ainsi d'obtenir ce qu'il veut, même quand c'est difficile, même quand il doit lutter contre les plus grands obstacles, même quand il doit lutter contre des limites physiques apparemment insurmontables. « Par la force du désir, du rêve, de la fidélité au rêve (que tu as toi-même conçu, attention), tu parviendras à dépasser tes limites apparentes ».

Voilà, il me semble important de ne pas penser que nous serions exempts de l'influence de ce type de mentalité. Rien ne dit qu'une limite est quelque chose à dépasser : ce peut être au contraire un signe à travers lequel Dieu te parle et t'indique ton chemin. Alors, quel critère utiliser pour comprendre si une limite donnée est un obstacle à dépasser, ou si c'est une indication du Mystère, une parole à prendre en compte, à laquelle obéir humblement, même si cela coûte au premier abord, parce qu'elle brise l'idée, le rêve que tu avais en tête. Comment le comprendre ?

Mes amis, il est important de ne pas confondre le désir et le signe, autrement on finit par vivre une grande confusion et on se trompe soi-même. Le désir est l'aspiration structurelle, que nous portons en nous, pour l'accomplissement de notre humanité, pour le bonheur ultime. Le rêve est une image, une certaine image qui se forme inévitablement en nous, de bien des manières et pour bien des raisons, du chemin vers le bonheur. Un rêve n'est pas nécessairement une illusion, bien sûr. Mais bref : comment faire pour comprendre si un rêve donné, c'est-à-dire une image donnée que j'ai du chemin vers l'accomplissement, est juste, vraie, ou pas ? Je ne peux pas me contenter de regarder ce que je voudrais, ce que je désirerais voir se réaliser : il faut regarder aussi ce que j'ai objectivement entre les mains, les faits de la réalité – par exemple les dons que j'ai et que je n'ai pas, l'argent que j'ai ou que je n'ai pas, la santé que j'ai ou que je n'ai pas, etc. Don Giussani parlait

de circonstances inévitables. Dieu me parle à travers la totalité de la réalité, et pas seulement à travers ma passion, ce qui nous ramène à la question que posait notre ami Matteo tout à l'heure. Bien sûr, la passion est un critère important pour faire nos choix (lui, il aime les montagnes, par exemple), mais est-ce *le seul* ?

Nous avons appris que la raison est ouverture à la réalité dans la totalité de ses facteurs, tandis que le début de la folie réside dans la partialité (rappelez-vous la phrase de Chesterton).²⁵ On ne peut pas dire que la passion n'est pas quelque chose d'important. La question est qu'il n'y a pas que cela, et puisqu'il n'y a pas que cela, alors je me comporte comme un fou, ou du moins de façon pas vraiment humaine, si je fais comme si c'était tout. Ainsi, tenir compte d'une limite que je trouve en moi, ce n'est pas toujours jeter l'éponge. Ce peut être l'expression d'un amour pour la réalité, et donc d'une fidélité au Mystère qui me parle à travers cette limite.

Par conséquent : l'attente que tu mentionnes, à mon avis, est une position juste et très belle. Mais l'attente, pour être vraie, doit être ouverte à la manière imprévisible dont l'accomplissement de l'attente arrive. Autrement, ce n'est pas une vraie attente. C'est quelque chose d'autre. Le terme « attente » indique une tension du désir, qui laisse en même temps la place à l'Autre, au mystère de la liberté de l'Autre qui vient accomplir l'attente. Sans cette dimension de la disponibilité à se laisser surprendre, décontenancer par la réponse à notre attente, l'attente n'est pas vraiment attente : elle est pré-tention, et non attente, parce qu'elle devance, elle prétend savoir déjà, déterminer à l'avance.

Pour ne pas être mal compris : je te souhaite de tout cœur, Beatrice que, demain ou plus tard, te vienne du ciel la possibilité d'ouvrir ton studio, et que les choses se passent comme tu le désires. Mais il me semble que la position la plus humaine, et aussi la plus pénétrée par la foi, est celle qui dit : « Je pars de la certitude qu'il y a, qu'il doit y

²⁵ « Être engagé face à la vie n'est pas un engagement exacerbé face à l'un ou l'autre de ses aspects : cet engagement n'est jamais partiel. L'engagement face à l'un ou l'autre des aspects de la vie, s'il n'est pas vécu comme dérivant d'un engagement total face à la vie elle-même, risque de devenir un parti pris déstabilisant, une fixation ou une hystérie. Je rappelle une phrase de Chesterton : "L'erreur est une vérité devenue folle" » (Cf. G.K. Chesterton, *Hérétiques*, Gallimard, Paris 1979).

avoir un bien pour moi. Il doit y avoir en réserve pour moi quelque chose de grand, quelque chose qui tienne compte de tout ce que je suis, histoire passée, rêves et désirs. Mais en même temps, je laisse ouverte la possibilité qu'à travers les signes qu'Il me donne, le Seigneur puisse m'emmener dans une direction différente de celle que j'ai à l'esprit ».

Cassese. En synthèse, je dirais qu'il y a une attente qui doit devenir une vérification : lire les signes dans le temps, avec une disponibilité du cœur pour les accueillir, pour comprendre dans quelle direction le Seigneur veut t'emmener.

Ilaria (Pays-Bas). Je n'arrive pas à comprendre quand il m'est demandé de rester dans une circonstance difficile pour découvrir que la circonstance difficile elle-même véhicule quelque chose de précieux pour moi, et quand la circonstance difficile est une manière pour me demander d'aller ailleurs, de changer. Ma question naît au travail : mais la solution n'est pas de changer de travail. Si je le faisais, je ne ferais que déplacer le problème.

P. Prosperi. Je reformule ta question : quand l'idée de partir est-elle une fuite, et donc revient à ne pas affronter le défi que le Seigneur met sur ma route pour me faire grandir, et quand, au contraire, la difficulté dans laquelle je me trouve est-elle un signe que le Seigneur me conduit ailleurs ? On en revient là.

Je te dis comment je le vis, comment cela s'est passé dans ma vie ; ensuite, ce sera à toi de répondre pour toi.

En ce qui me concerne, j'ai toujours gardé à l'esprit (parce que cela m'a toujours beaucoup fait avancer) une phrase que m'a dite don Giussani quand je devais décider d'entrer ou pas au séminaire. J'avais une copine, à l'époque. Bref, disons que je doutais. Un jour, j'ai eu l'occasion de lui confier mon doute, et don Gius m'a répondu : « Quand on est face à un doute de ce genre, et qu'on comprend qu'on n'a pas de signes clairs sur la direction à prendre, bref, quand on est dans le brouillard [nous étions à Gudo Gambaredo, près de Milan, et il y avait plein de brouillard], que fait-on, qu'est-ce que tu fais ? Tu restes là où tu es ! Et tu attends que le brouillard se dissipe... ».

C'est ce que j'ai fait. Mais le brouillard ne s'est pas du tout dissipé ! Alors, au bout de six mois, je suis retourné le voir : « Écoute, le brouillard ne se dissipe pas. Alors ? » Alors il m'a dit : « Je me corrige [don Giussani savait *se corriger*]. Quand le brouillard est épais, reste là où tu es... mais restes-y, comme si c'était déjà ta place définitive, restes-y avec détermination. Si ce n'est pas ta place, si le Seigneur te veut ailleurs, il te le fera comprendre clairement ». J'ai décidé alors de rester avec ma copine en me mettant dans l'optique de quelque chose de définitif. Au bout de deux mois, il était très clair que ma route passait par le séminaire.

Voilà l'idée de vérification qu'a Giussani, et que Camu évoquait. Vérifier ne signifie pas se placer en hauteur et commencer à soupeser à l'infini tous les moindres détails, le pour et le contre, parce que si on fait ainsi, on n'en sort plus, et trente ans après, on est encore là. Vérifier signifie prendre pour vrai le chemin sur lequel on est déjà, qui est *l'état de fait de la réalité*. Si le Seigneur veut quelque chose d'autre, il te le fera comprendre lui-même, il s'en occupera. Pourquoi ? Pourquoi le ferait-il ? Mais c'est clair : parce qu'il t'aime ! Et pourquoi te laisserait-il prendre le mauvais chemin si toi, en totale bonne foi, tu fais le sacrifice de souffrir en restant là où tu es, seulement parce que tu désires Lui dire « oui », seulement parce que tu désires faire Sa volonté ? Le Seigneur peut-il rester muet et ne pas répondre à un quelqu'un qui, en criant, lui demande simplement de lui dire ce qu'il veut, avec un cœur disponible ? Non, je dirais qu'il ne peut pas, ce serait contradictoire !

Donc, pour résumer : reste là où tu es, en acceptant la peine et le sacrifice que cela te demande, mais en même temps aussi en continuant à demander à l'Esprit Saint de te faire comprendre quelle est la volonté du Seigneur. Si cette difficulté t'est donnée simplement pour grandir, alors tu fleuriras en l'acceptant et tu porteras toujours plus de fruit là où tu es. Si ce n'est pas le cas, le Seigneur te donnera des signes, il te le fera comprendre.

Chaque fois que je me suis trouvé dans de telles situations (et c'est arrivé plusieurs fois), j'ai utilisé cette méthode, et je dois dire que cela a toujours fonctionné. Dans certains cas, j'ai compris que la difficulté que je rencontrais était pour aller au fond du sens de ma présence là où j'étais, pour m'impliquer de façon plus vraie, plus libre, là où j'étais.

Et dans d'autres cas, j'ai dû prendre acte avec le temps du fait que la difficulté qui m'était donnée était le signe d'une invitation : « Paolo, il est temps de lever l'ancre d'ici aussi, il est temps de partir à nouveau. Je te veux ailleurs... ».

Cassese. Je rencontre un épisode qui va dans le sens de ce que dit Paolo.

Une fille était entrée dans le Groupe Adulte et elle commençait un stage dans un studio d'avocats. Elle racontait à don Giussani que, dans cette phase, elle était épaulée par une personne plus expérimentée, de façon à pouvoir apprendre et devenir autonome. Et don Giussani lui a répondu : « Tu vois, dans le christianisme, c'est exactement le contraire : plus le temps passe, et moins je peux même seulement attacher un bouton sans impliquer l'autre ». Je ne connais presque personne parmi vous et je ne sais donc pas si vous êtes amenés à lire les signes tout seuls, parce que pour ma part, plus le temps passe, plus les années passent (et je dois dire que dans les toutes dernières années, c'est devenu toujours plus vrai), moins je peux regarder certaines circonstances qui concernent ma vie, qui concernent mes choix professionnels ou vocationnels, qui concernent certaines décisions que je dois prendre et que je sens importantes, sans impliquer la réalité qui me constitue. C'est une nécessité qui émerge. Don Giussani, dans le livre que je citais tout à l'heure, nous dit que la « "communion" est l'implication de ma vie dans la tienne et de la tienne dans la mienne ».²⁶

Le critère est vraiment ce que te disait Paolo. Je me contente d'ajouter quelque chose en plus : je ne regarde pas les choses importantes tout seul ! Heureusement, j'ai deux, trois, cinq, huit amis, trois personnes de ma maison et, avec eux, je n'ai jamais eu le problème de me défendre. (Parce que cela nous arrive de nous « défendre » ! Je dis toujours qu'on peut communiquer un choix déjà fait, ou bien mettre sur la table quelque chose à regarder ensemble). Il ne m'est jamais arrivé de mettre quelque chose de moi sur la table sans que la confrontation avec les autres n'enrichisse et n'affine mon regard dessus. Qu'est-ce qui me donne la paix, même si cela va contre la mentalité actuelle ? Obéir, obéir à des

²⁶ L. Giussani, *Una rivoluzione di sé. La vita come comunione* (1968-1970), op. cit., p. 12.

visages, à une donnée de la réalité qui m'a été confiée. Je suis disposé à regarder quelque chose avec quelqu'un d'autre, quelqu'un d'autre que je connais et qui a la liberté de me dire : « Écoute, tu fais une bêtise », ou bien : « Écoute, ce n'est pas la bonne direction » ; autrement dit, du moment que j'ai un lieu où cette expérience de liberté existe (bien entendu dans un dialogue : les autres ne me disent pas ce que je dois faire. C'est un dialogue viril, un dialogue vivant et animé avec eux²⁷), un environnement qui m'est donné et que j'estime parce qu'il m'est donné, alors tout cela me rend plus intelligent dans mon choix, cela me rend plus sûr du choix à faire.

Vous vous rappelez le célèbre épisode d'Enzo Piccinini ? Quand il devait décider d'opérer ou pas, il parlait avec don Giussani. Non que Giussani ait les éléments techniques pour le conseiller sur l'opportunité ou non d'opérer. Ce don Piccinini avait besoin, c'était simplement de pouvoir confier à don Giussani le pas qu'il s'apprêtait à faire.

Demandons-nous : y a-t-il, dans notre vie, un lieu dans lequel je peux me mettre complètement en jeu, sans avoir besoin de me défendre ?

Je tiens à souligner quelque chose : je n'ai jamais délégué à d'autres ce qui relève de ma responsabilité. Quand on se confronte, par exemple lui et moi, le seul véritable engagement que nous avons, c'est d'affronter avec vérité les provocations qui émergent de la réalité.

P. Prosperi. Ce que Camu vient de dire me semble essentiel pour compléter ce que j'ai dit, et pour répondre à la question que tu nous as posée, Ilaria : comment se produit concrètement le discernement des signes.

J'explique : ce que Camu a dit me semble utile aussi pour affronter une ambiguïté possible qui peut s'insinuer dans la manière de comprendre ce que nous entendons par la confrontation avec l'autorité, pour utiliser une expression fréquente entre nous. Parfois, quand j'entends parler de ce thème, j'ai l'impression qu'on réduit le sens du rapport avec l'autorité à une sorte de recours au conseil du

²⁷ Pour revenir à la Journée de début d'année, Davide disait : « La question est alors : mais toi, qui suis-tu, à qui réponds-tu de tes actes, avec qui es-tu en dialogue ? ». Surtout cette dernière question : « Avec qui es-tu en dialogue ? ». (D. Prosperi, *Appelés, c'est-à-dire envoyés : le début de la mission*, clonline.org).

sage, c'est-à-dire d'une figure digne de foi, qui pourrait me donner une indication sur une question dans laquelle je ne parviens pas à voir clair tout seul. Selon cette vision, le rôle de la compagnie vocationnelle, et en particulier de l'autorité, est un rôle de soutien extérieur à mon moi, subsidiaire, en quelque sorte : l'ami digne de foi descend dans la bataille, il sort du « banc de touche », quand je n'y arrive pas avec mes propres jambes. Il est clair que dans une conception de ce type, le lien entre mon libre arbitre (à savoir jugement, l'arbitrage est un acte de jugement) et l'autorité ne peut que rester dialectique : autrement dit, l'espace que je concède à l'autorité, je me l'enlève et, à l'inverse, quand l'autorité entre en jeu, j'arrête de jouer. Dans certains cas, en effet, on peut avoir quelque chose de proche de cette dynamique.²⁸ Mais en général, poser la question en ces termes me semble problématique, entre autres parce que cela conduit à concevoir le rapport entre autorité et liberté de façon dialectique. Autrement dit : demander à un autre, consulter un autre, signifie renoncer à utiliser ma raison et mon cœur ; cela signifie chercher des aliments tout prêts, le gourou qui me dit ce qu'il faut faire, et donc cela veut dire mortifier ma liberté et ma raison. L'individualisme libéral, qui influence profondément la culture des pays où vivent la plupart d'entre vous (mais nous pouvons dire nous aussi), pense en effet la polarité autorité-liberté en ces termes. Mais pensez-vous que ce soit des termes justes, des termes qui correspondent à l'expérience de foi que nous vivons dans l'Église et dans le mouvement ?

Je dirais que non. Dans l'expérience de foi que nous essayons de vivre, je dirais que le terme obéissance, comme le terme appartenance, indiquent quelque chose de bien plus profond et radical. Quelque chose qui a à voir avec le « nouvel être », la nouvelle condition à laquelle notre moi a eu accès en commençant à faire partie du corps du Christ.

Je le dis en donnant un exemple qui me semble approprié : si j'étais marié (comme beaucoup d'entre vous), et que je devais décider où

²⁸ Parfois, il faut faire confiance, seulement confiance, surtout quand on est amené à devoir prendre des décisions dans des domaines dont on ne sait rien : par exemple quand on va chez le médecin. Je ne sais presque rien en médecine. Mais je ne me suis pas mis à lire un livre d'anatomie avant de décider de suivre le conseil du médecin quand je me suis cassé un pied l'an dernier...

aller vivre, je pense vraiment que j'en parlerais avec ma femme, n'est-ce pas ? Pourquoi ? Parce que ma femme a fait le tour de toutes les villes du monde, ou bien qu'elle possède un doctorat en géographique et en urbanisme, et qu'elle a donc plus d'éléments que moi pour dire dans quelle ville il vaudrait mieux vivre ? Je ne crois pas. Je dirais plutôt que la nécessité de cette confrontation est dictée par la simple reconnaissance du fait que c'est ma femme, la femme qui a été mise à mes côtés par le Destin, pour marcher vers Lui. Pensez-vous que cela aurait du sens de prendre une décision importante, qui concerne ma vocation, sans me confronter avec ma femme ? Non, cela n'aurait pas de sens, et pas nécessairement pour les indications plus ou moins intelligentes qu'elle pourrait me donner, mais par le fait qu'elle fait partie intégrante de ma vocation, si bien que la construction de ma place dans le monde, de ma contribution au Tout, ne peut que passer par le dialogue avec elle, la communion avec elle. Combien de fois, dans des moments délicats de ma vie de prêtre, je me suis confronté avec mes supérieurs ou des confrères, non pas parce que je pensais qu'ils en savaient plus que moi (parfois c'était aussi le cas), mais parce que je reconnaissais que la possibilité pour moi de servir vraiment, d'adhérer au dessein d'un Autre sur ma vie, passait à travers la fidélité à ces relations, à la compagnie vocationnelle dans laquelle Dieu m'a mis !

À cela s'ajoute un corollaire, qui est un peu plus qu'un corollaire : s'il est vrai que la communion à laquelle j'appartiens, la compagnie à laquelle j'appartiens est la manière concrète, le chemin concret à travers lequel le Mystère m'appelle à Le suivre, alors devrait être spontané le désir d'une confrontation permanente, de se confronter constamment avec ses « compagnons d'aventure », avec les visages dans lesquels s'incarne concrètement notre grande appartenance à l'Église.

Par exemple, quand j'étais en Amérique, il est arrivé qu'un jeune italien me consulte pour savoir mon avis sur telle ou telle possibilité de doctorat aux US : « Father Paolo, j'ai cette offre de doctorat, qu'est-ce que tu en penses, je vais à tel endroit ou à tel autre ? ». C'est arrivé plusieurs fois, parce que beaucoup de jeunes italiens venaient aux États-Unis. En général, je répondais : « Oui, ce sont toutes des belles opportunités... mais ne pense pas seulement à la carrière académique.

Tiens compte du fait que si tu vas là, tu trouveras aussi un tel et un autre, qui étudient justement dans le même Collège. Ou bien, si tu vas à tel endroit, il y a une communauté de CL qui commence à naître...etc., etc. ». C'est clair ? En d'autres termes : quel poids a, dans les choix que nous faisons, notre appartenance à ce que nous avons rencontré ? Cela me semble être la question centrale. Bien sûr, si tu es par exemple ingénieur civil, et que le seul doctorat en ingénierie civile se trouve dans une ville où il n'y a personne, peut-être que le Mystère t'invite à te lancer tout seul ou toute seule dans une mer ouverte, et alors on t'accompagnera dans cette grande aventure. Mais, si on peut choisir, est-ce que la présence dans un lieu donné d'une communauté, aussi petite soit-elle, est pour moi un critère à prendre en compte, ou pas ? Je dois dire que souvent, ce n'était même pas dans le cadre du radar des critères...

Cassese. J'insiste encore sur ce point.

Toujours dans *Una rivoluzione di sé*, don Giussani parle de la communion du jugement et dit : « Si je suis en communion [...], la formation du jugement qui est à l'origine de toutes mes décisions a pour *humus*, pour terrain, la communion elle-même. Un jugement se forme en fonction de critères et de sensibilités. Le lieu des critères et de la sensibilité dans lequel je formule mon jugement sur les choses, sur la problématique que la vie me pose, c'est la communion. On peut aussi dire que mon jugement sur les choses et donc mes décisions naissent et se formulent dans le dialogue avec la communion [Voilà le passage pour lequel je lis cette page]. Cela ne signifie pas que, pour décider d'aller ou pas à Boston, je dois rassembler toute la communauté et lui demander son avis. Mais moi, [et à mon avis c'est l'aspect intéressant que nous devons tous prendre en compte], en moi, je me demande tout de suite, à brûle-pourpoint : « Est-ce que je vais à Boston ou pas ? », et en moi je me dis : “En fonction de la communion, qu'est-ce qui est mieux ? Que diraient mes amis de la communion ? Quels sont les critères que nous disons d'habitude ?” ».²⁹

²⁹ L. Giussani, *Una rivoluzione di sé. La vita come comunione* (1968-1970), op. cit., p. 26.

Il me semble que c'est exactement le travail que nous essayons de faire ensemble.

Je veux souligner que chacun de nous est à la recherche d'un lieu affectif, stable, dans lequel pouvoir partager un regard sur les choses. Non seulement ce n'est pas une option, mais je crois que c'est une partie essentielle de l'expérience chrétienne.

5. Juger et proposer un jugement dans son environnement

Caridad (Espagne). Un jeune de l'école catholique de Barcelone où j'enseigne a tenté un geste très grave. La directrice adjointe m'a demandé de ne rien dire de ce qui s'était passé. Avec les amis avec lesquels je fais l'École de communauté, nous avons dit qu'il manquait manifestement un jugement dans cette école. Cela m'a fait mal de voir que le directeur faisait comme si rien ne s'était passé, et comme s'il n'y avait pas un grand malaise parmi les enseignants. Je suis déchirée, j'aimerais en parler avec lui, même de façon musclée, je ne peux pas me contenter de ne rien dire parce qu'on m'a dit de ne rien dire.

P. Prosperi. Il me semble qu'il y a dans ton intervention deux questions différentes, qu'il faut distinguer.

1) D'un côté, il peut y avoir une situation comme celle que tu as décrite (je ne dis pas que c'est ton cas) dans laquelle on se dit : « Il vaut mieux que je ne dise rien, parce que la vérité est que je suis la première à n'avoir pas moi-même un jugement clair sur cette question. Je sens qu'il faudrait agir de manière différente, mais je ne sais pas moi-même dire pourquoi, je n'ai pas les raisons claires de mon sentiment, de ma conviction intuitive. J'ai un jugement assez sûr sur ce qu'il serait juste de faire, mais confus, étrangement confus sur les raisons, si bien que dans le dialogue avec toi, je me découvre hésitante, pleine de doutes, embarrassée ». Embarrassée et pleine de doute, attention, pas par lâcheté, par manque de courage, mais parce que les raisons de ma conviction sont faibles, je ne vois pas clairement les raisons.

Par exemple : ma fille me dit qu'elle est favorable aux relations sexuelles avant le mariage. Je suis un parent catholique très pratiquant, donc je n'approuve pas son opinion. Mais la raison pour laquelle je ne l'apprécie pas, c'est parce que l'Église dit que c'est mal. Je n'ai jamais approfondi, je ne me suis jamais demandé pourquoi l'Église dit que c'est mal. Par conséquent, je ne sais pas donner à ma fille les raisons pour lesquelles la vision de l'Église pourrait ne pas être totalement ridicule, comme tout le monde le pense, mais au contraire plus humaine et plus correspondante au cœur que celle du monde. Autrement dit, dans ce cas, le problème n'est pas une lâcheté, la peur d'entrer en conflit avec ma fille, mais le fait que je ne possède pas moi-même les raisons pour lesquelles je suis attaché à ce que je soutiens.

Or, il est clair que dans une telle situation, la réponse adaptée est de reconnaître humblement la nécessité d'approfondir les raisons d'un jugement donné : pourquoi est-ce que je ferais différemment ? Ce qui est intéressant, c'est que ton point de vue, le dialogue avec toi, en m'obligeant à faire un travail d'approfondissement, devient un facteur de croissance pour moi, parce qu'il me pousse à atteindre une certitude riche de raisons, et donc moins idéologique : en effet, pour revenir à la question de Mena, ce qui est idéologique, ce n'est pas n'importe quelle vérité affirmée avec assurance, mais une vérité affirmée avec obstination, mais sans les bonnes raisons.

Quand est-ce qu'une position est idéologique ? Pas quand elle est sûre, mais quand elle n'a pas les bonnes raisons. Si j'ai acquis ces raisons, et que je te les soumets – je ne te les *impose* pas, mais je te les propose – je ne suis pas du tout idéologique. Je ne suis pas idéologique, parce que je ne te fais pas violence, je t'invite simplement à prendre en considération une certaine vision des choses.

2) Mais il y peut y avoir une situation différente, à savoir une situation dans laquelle j'ai vraiment la certitude du jugement, mais je recule parce que je ne veux pas aller à l'affrontement. Dans ce cas, il me semble qu'il faut se poser cette question : « Quel est le moindre mal ? ». Parfois, l'affrontement est nécessaire, parfois au contraire ce qui est en jeu, le bien qui est en jeu n'a pas une importance telle qu'il vaille un affrontement.

S'il en va de la vie d'un jeune, je ne recule pas devant l'affrontement avec toi. Parce ce qui est en jeu est un bien énorme, si bien que je suis prêt à me disputer avec toi, parce que le bien de ce jeune est une question urgente pour moi. Mais si ce qui est en jeu est bien moins important, alors maintenir une harmonie dans les relations peut avoir plus de valeur. Parfois, l'affirmation de l'unité, comprise comme concorde, domine comme valeur.

Cassese. C'est vraiment un point fondamental : avoir l'habitude de confronter ce qui nous arrive avec les exigences ultimes du cœur, formuler des jugements et construire des espaces où cela arrive de manière systématique : des lieux d'amitié, des lieux qui accompagnent ma vocation. Je suis *Memor Domini*, alors je pense à ma maisonnée, je pense au petit groupe de ma Fraternité, je pense à ma communauté, je pense à certains de mes amis. Cela devient une position stable avec laquelle j'affronte tout. Cela devient toujours plus naturel d'inviter à regarder la réalité et à commencer à juger, même avec des personnes qui n'appartiennent pas à l'expérience du mouvement, en particulier celles avec qui j'ai affaire du point de vue professionnel. Nous nous formons tous un jugement face aux faits qui arrivent ou face aux personnes que nous rencontrons. Plus nous sommes vivants, plus nous sentons le besoin de nous faire une opinion sur ce qui arrive. Mais quelle joie que de pouvoir redécouvrir un jugement nouveau dans le dialogue avec ceux qui t'entourent ! C'est vraiment à travers cet échange que des collègues, des amis, ton mari ou ta femme sont embrassés dans une nouveauté qui prend forme dans la relation avec eux. Je raconte un fait : je travaillais à Vodafone jusqu'à il y a quelques années, et à un moment donné, certains de mes collègues qui n'étaient pas du mouvement et ne savaient rien de ma vocation m'ont dit : « L'amitié et ce qui arrive entre nous est quelque chose de spécial dans cette entreprise ». Je me suis aperçu à ce moment-là que les personnes avec lesquelles je travaillais participaient à l'événement qui m'avait pris, si bien qu'à un moment donné, je les ai invités à dîner au restaurant, et je leur ai expliqué d'où venait cette forme d'attitude, cette forme de relation entre nous. J'ai voulu expliciter ce qui était implicite, si bien que c'était facile à comprendre pour eux.

Il est désirable que tout cela devienne un *habitus*, une manière normale d'affronter la vie. « Pourquoi ne pas regarder ensemble tel aspect ? Toi, qu'est-ce que tu en dis ? ». Tu peux trouver un espace de disponibilité, ou pas, mais je me mettrais en jeu de cette manière, même dans un contexte comme celui de l'école.

Samedi 16 novembre, l'après-midi

EXTRAITS DE LA DEUXIÈME ASSEMBLÉE

Cassese. Je propose quatre réflexions très brèves.

1) Je voudrais remercier ceux qui s'occupent des chants : c'est beau de recommencer de cette manière. Le geste commence vraiment avec eux.

2) J'ai été très impressionné par le niveau des questions, parce que ce sont des questions concrètes, il n'y a pas de rhétorique et il me semble qu'il y a une grande liberté. Je suis surpris car, au fond, on ne se connaît pas. Pourquoi tout cela se produit-il ? Quel genre de compagnie y a-t-il entre nous pour que nous nous sentions tout de suite autant à l'aise ?

Les deux autres points sont résumés par deux mots qui, à mon avis, pourraient offrir une clé d'interprétation utile et qui m'ont particulièrement interpellé à la lumière de ce que nous avons partagé ce matin.

3) Le premier terme est « conscience de soi ».

Je lis un passage du nouveau livre : « Excusez-moi, mais n'avez-vous jamais réalisé que toutes les actions qu'un homme fait, intérieures et extérieures, depuis la pensée, qui est l'action la plus secrète, la plus intime, jusqu'aux sentiments réciproques, aux décisions, aux projets, aux réalisations, ont la même qualité que la conscience de soi ? Bref, on juge, on sent, on fait, selon une conception, selon la perception que l'on a de soi-même. Si l'on est persuadé d'être un raté, on ne fait plus rien. Si l'on est persuadé que l'on est capable de gouverner le monde, on essaie d'être *duce* ou on combat le *duce*, ce qui revient au même, au fond, ce qui peut revenir au même ».³⁰

Donc, comme je l'ai dit, le premier terme sur lequel je voudrais insister est « conscience de soi ».

³⁰ L. Giussani, *Una rivoluzione di sé. La vita come comunione (1968-1970)*, op. cit., p. 182.

a) Ce matin, à mon avis, la conscience de soi est apparue comme une sorte de « pont » vers le thème de la *communion*. Je me demande : qui suis-je, ou plutôt, de qui suis-je ? Il y a une perception de soi, une conscience de soi qui n'est jamais isolée, mais qui implique l'autre, ce qui m'amène à vivre la vie comme une vocation. Dans cette perspective, mon existence est imbriquée dans celle des autres, tout comme la leur est imbriquée dans la mienne. À tel point que face à un choix tel qu'une action, un changement, voire un déplacement, même si je n'en ai pas une perception immédiate, je me demande : « Que dirait cette personne ? » ou « Cette démarche a-t-elle un rapport avec l'amitié que nous sommes en train de construire ? ». C'est pourquoi une première dimension de la conscience de soi est profondément concernée par la question de la communion.

b) Une deuxième signification de la conscience de soi me semble liée, quant à elle, au thème de la *mission*. À un certain moment de la Journée de début d'année (et cela nous aide aussi à comprendre que le thème de la mission ne dépend pas des postes les plus élevés d'une carrière, ou des postes les plus humbles), don Giussani nous dit : « Le problème n'est pas la vie sociale du centre Péguy ou des groupes [réaliser telle ou telle activité], mais c'est l'engagement missionnaire de ta vie. C'est l'engagement missionnaire de toi-même. C'est que *ta vie est mission* [...]. Dans la mesure où ce sens de la mission, produit inévitable, climat de la nouvelle conscience de soi, tu ne l'as pas avec ta femme ou tes enfants, dans la mesure où tu ne l'as pas avec tes amis et tu ne l'as pas dans ton groupe d'amis ou de collaborateurs, tu ne peux pas l'avoir pour la société ou la politique ».³¹

4) Le deuxième mot est « idéal ». Et plus précisément la question : comment l'idéal entre-t-il dans les méandres, les facettes de nos vies ?

Si cet idéal ne devient pas un critère avec lequel je regarde, si cet idéal n'influence pas la manière dont je prends certaines décisions, dont je fais certains choix, il risque de rester abstrait.

Je me souviens du discours du cardinal Pizzaballa au Meeting, rappelé lors de la Journée de début d'année. En particulier, le moment où il dit : « Maintenant, je dois faire entrer cette expérience

³¹ L. Giussani, *Una rivoluzione di sé. La vita come comunione* (1968-1970), op. cit., p. 184.

de l'incarnation, de l'humanité du Christ, de la rencontre avec le Christ, dans la réalité que je vis aujourd'hui [...]. Cela signifie tout d'abord, pour moi personnellement, me demander continuellement ce que Jésus me dit en ce moment. Cela doit devenir le critère de lecture des situations, de la douleur, de la division, de la fatigue dans tous les sens du terme, faire en sorte que ce que je vis passe par cette expérience qui doit continuer à être le fondement de ma vie. [...] Et chaque analyse, chaque décision, chaque choix, chaque mot à dire doit être compatible avec cette expérience, avec cette relation, avec cette amitié ».³²

Conscience de soi et idéal : la rencontre chrétienne, à un moment donné, introduit dans notre vie de nouveaux critères, un regard nouveau : cela témoigne qu'Il est présent. Une personne qui vous regarde pendant que vous êtes en réunion, pendant que vous préparez un *Business plan*, pendant que vous préparez une présentation, se pose la question : « Mais pourquoi agit-il comme cela ? D'où vient toute cette énergie ? ».

P. Prosperi. L'assemblée de ce matin a été formidable par la quantité de provocations, de questions, parfois même difficiles, qui ont émergé. Le risque est qu'elles sont si nombreuses que nous n'aurons peut-être pas le temps d'y revenir, notamment parce que j'imagine que de nouveaux éléments émergeront encore. Je voudrais donc aborder certaines des questions en suspens en proposant trois points.

1) Je pars de la question de Mena, parce qu'elle me semble nous donner une bonne lentille à travers laquelle nous pouvons également mettre au point d'autres questions, parmi celles qui ont émergé ce matin, en particulier les questions relatives au discernement, aux critères avec lesquels nous nous déplaçons, lorsque nous sommes appelés à faire des choix importants.

La question était la suivante : quelle est la différence entre la foi comprise comme génératrice d'un nouvel idéal – c'est-à-dire comme

³² P. Pizzaballa, « Niente è più reale dell'incontro con Cristo » [Rien n'est plus réel que la rencontre avec le Christ], 27 août 2024, *clononline.org*.

source d'action, d'engagement, de dépense de soi dans la réalité mue par un nouveau but et d'une nouvelle manière – et la foi comprise au contraire comme une idéologie, comme une idéologie différente des autres, mais toujours une idéologie parmi d'autres ? Dans quel sens la foi, comprise comme source de valeurs, d'une certaine façon de voir la réalité et donc aussi de comprendre le bien et le mal, ne devient-elle pas une nouvelle idéologie ? En quel sens n'est-elle pas réductible à une idéologie qui propose une liste de valeurs éthiques différentes du communisme ou du libéralisme, mais qui reste néanmoins une proposition de valeurs éthiques, qui dépendent d'une certaine vision de l'homme et du monde – précisément la vision chrétienne ?

Il est clair que la foi chrétienne apporte également une certaine vision de l'homme et du monde. De plus, une foi qui ne devient pas culture, c'est-à-dire précisément une conscience critique et systématique de la réalité, n'est pas une foi mûre, comme nous l'avons appris. Mais cela ne répond pas à la question de notre amie qui, au contraire, touche intelligemment à un niveau plus profond du problème. En effet, si l'on admet que, comme c'est évident, le chrétien a sa propre vision des choses, qu'il est mû par un certain idéal, différent de celui des autres, qu'est-ce qui fait que cet idéal n'est pas de l'idéologie ?

Je voudrais tenter de répondre à cette provocation de front, à la fois sur la base de ce que j'ai vécu personnellement et de ce que je vis, et à partir du travail que nous faisons dans le mouvement, sur la relation entre foi, nouvelle conscience de soi, culture et mission. Une autre façon de poser la même question, en fait, pourrait être la suivante :

« En quel sens la foi génère-t-elle de la nouveauté – pour utiliser le terme introduit par Camus – dans la conscience que j'ai de moi-même ? Quelle *nouveauté* la rencontre avec le Christ et la relation vécue avec Lui introduisent-elles dans la perception de ce que je suis et de ce qui m'anime le matin quand je vais au travail ? ».

En d'autres termes, qu'y a-t-il de nouveau dans la conscience de soi de ce sujet ? Ce qui est nouveau, est-ce simplement l'adhésion à une liste de valeurs, de vérités auxquelles on n'adhérait pas auparavant (que l'avortement est mauvais, que le genre est mauvais,

etc.), ou y a-t-il quelque chose qui vient avant, quelque chose de plus fondamental, d'où naît aussi une autre façon de voir la réalité (une nouvelle culture) ?

Pour être bref, je répondrais ainsi : si je regarde ma vie, je dis que l'idéal n'est pas l'idéologie, tout d'abord parce que l'idéal n'est pas une liste de vérités, mais une Personne, un Toi qui est autre que moi, avec qui je suis en relation.³³ Dans le christianisme, la vérité n'est pas une idée ou une liste d'idées, mais c'est Quelqu'un, le Christ, qui, en entrant dans ma vie, me révèle peu à peu le sens des choses, à commencer par la dignité insoupçonnée de mon moi, la valeur infinie que cette chose apparemment infime qu'est mon moi possède aux yeux du Mystère.

Qui est Jésus-Christ ? Si je devais dire en deux mots (il est clair qu'un million ne suffirait pas) ce qu'a signifié pour moi l'irruption du Christ dans ma vie (je me réfère vraiment à *ma* rencontre avec le Christ), je dirais ceci : le Christ est le révélateur du Père. Le Christ est cette Présence humaine qui, en venant à ma rencontre, m'a fait prendre conscience de ce que je suis dans le cœur de Dieu, de la valeur infinie que mon moi (et pas seulement le mien, le vôtre aussi !) possède aux yeux de Dieu.

Maintenant, à partir de là, que signifie que l'idéal de la vie est le Christ, c'est-à-dire une Personne qui donne une nouvelle forme à la vie – une forme qui est aussi « scandaleuse », c'est-à-dire exigeante – (attention : une forme, donc, qui fait inévitablement de toi quelqu'un qui va à contre-courant, quelqu'un qui a en lui un élan qui le pousse vers ailleurs, qui cherche quelque chose d'autre que ce que tout le monde cherche ? Lorsque nous parlons de la mémoire du Christ, avec don Giussani,³⁴ comme la source d'une nouvelle conscience de soi, et donc aussi d'un nouveau regard sur le travail, que voulons-nous dire ?

³³ Pour écarter toute équivoque : en disant ce que je dis, je n'invite absolument pas à snober gnostiquement les valeurs éthiques, comme si elles n'avaient pas d'importance. Il est clair qu'un certain regard sur la personne entraîne aussi une manière correspondante de comprendre ce qui favorise le bien de la personne, et ce qui, au contraire, le nie ou l'avilit. Mais ici, c'est un autre point que je veux éclairer.

³⁴ Cf. L. Giussani, *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione* [L'œuvre du mouvement. La Fraternité de Communion et Libération], San Paolo, Cini-sello Balsamo (MI) 2002, p. 233ss.

On comprend peut-être mieux la réponse si l'on revient au premier point de la Journée de début d'année : « Le Christ est “l’envoyé du Père ».³⁵ Vous vous souvenez ? Don Giussani a dit un jour [mais il suffit de lire l'Évangile de Jean d'une traite pour comprendre que Don Giussani n'a rien inventé] : « Si, à l'époque des Évangiles, on avait demandé à une personne quelconque : “As-tu entendu parler de Jésus ?” et qu'ensuite, le rencontrant dans les rues poussiéreuses de Palestine, cette personne lui avait posé cette question : “Mais quel est ton nom ? Comment t'appelles-tu ?”, Jésus aurait pu répondre : “Je suis l'envoyé (*missus*) du Père” ».³⁶ J'ajouterais : envoyé par le Père pour faire quoi ? Pour « rendre témoignage à la vérité »,³⁷ dit Jésus à Pilate, ce qui dans le langage du quatrième évangile signifie : « Témoigner du mystère de l'Amour du Père, rendre témoignage devant le monde de l'Amour infini dont le Père m'aime ». Comment ? En aimant le monde, en aimant Jean et André, Pierre et Marie-Madeleine, comme je suis aimé du Père : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés ».³⁸

Que signifie alors aborder la journée avec le Christ comme *idéal* – au moins comme désir, comme demande, c'est-à-dire comme quelque chose auquel on aspire et que l'on implore chaque jour à nouveau, et non comme une norme ou une mesure ? Cela signifie franchir le seuil de son bureau en ayant dans le cœur l'intuition, initiale mais réelle, que la plus belle chose qui pourrait arriver aujourd'hui, ce qui peut arriver de plus désirable (bien qu'en moi il y ait aussi d'autres désirs, c'est normal), c'est de recevoir la grâce (parce que c'est un miracle à chaque fois) de regarder le visage de ma collègue avec une tendresse semblable à celle avec laquelle le Christ a regardé la Samaritaine ; c'est recevoir la grâce de traiter ce qui m'est mis entre mes mains avec une vénération semblable, avec des mains semblables à celles avec lesquelles le Christ a lavé les pieds de ses disciples. Il est clair que le contenu, pour ainsi

³⁵ D. Prosperi, *Appelés, c'est-à-dire envoyés : le début de la mission*, op.cit., p. 5.

³⁶ L. Giussani, «“Mandati” dal Padre, per la gloria umana di Gesù.» [“Envoyés” par le Père, pour la gloire humaine de Jésus], *Litterae Communionis-Tracce*, n°7/2000, p. 86-87.

³⁷ « Moi, je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité » (*Jn* 18, 37).

³⁸ *Jn* 15, 9.

dire, de cette « nouvelle manière » de regarder, de manipuler, de traiter, n'est pas une liste de préceptes. Il s'agit plutôt d'un « quelque chose » qui reste mystérieux, même s'il n'est pas générique, même s'il est reconnaissable entre tous (l'action de l'Esprit est de cette nature : on entend sa voix, « mais on ne sait pas d'où il vient et on ne sait pas où il va »,³⁹ c'est-à-dire que c'est une grâce qu'il faut continuellement demander, on ne peut pas s'en emparer).

En bref : la rencontre avec le Christ ne laisse pas inchangé le contenu de ma conscience de moi-même, c'est le premier point que je voulais fixer. Et dire cela n'a vraiment rien d'idéologique (c'est le deuxième point que je voulais fixer). Bien sûr, mon cœur reste identique, dans sa structure originelle, au cœur de l'Esquimau qui n'a pas la foi, au cœur de tout homme. La soif infinie de bonté, de beauté, de vérité qui est en moi, est la même. Le désir de plénitude, de bonheur qui nous anime, mon collègue et moi (qu'il soit vietnamien, cambodgien ou chilien), est *d'un certain point de vue* le même. Mais *d'un autre*, il n'est plus le même, parce que le désir qui m'anime s'est rempli d'une clarté de contenu, d'une clarification des contours de son contenu, qui naît de la rencontre faite, qui naît du souvenir du visage de cet Homme : Jésus-Christ. Bien sûr, il reste beaucoup de mystère, je ne sais pas où cette relation me conduira aujourd'hui, je ne sais pas comment le Christ compte se rendre présent aujourd'hui. Mais je sais que mon désir, tout en restant ouvert à un avenir qui demeure mystérieux, a un objet aux contours plus clairs qu'auparavant, il a les traits d'un idéal qui n'est plus vague et indistinct, comme il l'est pour le cœur, même très noble, d'un pygmée de la forêt équatoriale. Un idéal qui s'identifie au désir de participer à l'humanité de cet Homme, à la manière dont cet Homme, Jésus-Christ, voyait, traitait, manipulait la réalité.

Il n'y a donc aucune opposition, aucune dialectique entre le fait que je puisse ne pas voir encore tout clairement, tant sur ma vie qu'à fortiori sur les problèmes culturels qui agitent notre société, et le fait que, par grâce, il me soit donné une *certaine* connaissance initiale de

³⁹ « Le vent souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Il en est ainsi pour qui est né du souffle de l'Esprit » (*Jn 3, 8*).

ce que je désire, de l’Idéal pour lequel je suis fait, connaissance qui n’a rien d’idéologique pour au moins deux raisons : premièrement, parce qu’elle est fondée sur des raisons adéquates (comme on l’a dit ce matin : tout jugement n’est pas nécessairement idéologique, mais un jugement est idéologique s’il n’a pas de raisons adéquates) ; deuxièmement, parce qu’elle est le fruit en moi d’une relation vivante, d’une relation vivante et dramatique avec un Tu qui, même s’il m’est familier, reste toujours Autre que moi, mystérieux et Autre. Ratzinger le dit d’une manière que je trouve magnifique : le croyant, dit-il, ne possède pas la vérité, mais il est possédé par elle, il lui appartient.⁴⁰ Ce qui est très différent, n’est-ce pas ? C’est d’ailleurs ce qui la rend (devrait la rendre) non idéologique. Car si la vérité est un Autre que je suis, auquel j’appartiens, que je dois continuellement rechercher, alors cela signifie que la relation avec la Vérité, loin de me rendre arrogant et fermé sur moi-même, est ce qui me fait continuellement sortir de moi-même, c’est ce qui m’ouvre, et non ce qui me ferme. Ce qui pour moi, existentiellement, signifie : mon rapport avec la réalité reçoit une forme nouvelle, plus humaine et plus vraie, non pas parce que j’applique des règles et que cela suffit, mais parce que je vis tout en relation avec cet Autre, où même la fidélité à la règle a de la valeur comme manière d’adhérer à cet Autre.⁴¹

2) Je passe maintenant au deuxième point, qui est lié à la question de la « culpabilité » par rapport à la « non-culpabilité », de la « vie

⁴⁰ « Personne ne peut dire : je détiens la vérité [...] et, en effet, personne ne peut détenir la vérité. C'est la vérité qui nous possède, elle est quelque chose de vivant ! » (Benoît XVI, *Homélie de la Messe en conclusion de la rencontre avec le « Ratzinger Schulkreis », Castel Gandolfo, 2 septembre 2012*).

⁴¹ Je souligne quelque chose qui m'a beaucoup marqué dans ce qu'a dit Martin, et qui permet de compléter de manière importante le début de réponse à la question de Mena sur la différence entre foi et idéologie. Un autre sens dans lequel la foi n'est pas idéologique est que, plus la foi est vécue vraiment (c'est ce que Ratzinger disait du regard catholique), plus elle ouvre sur la réalité, plus elle rend capable d'accueillir la réalité telle qu'elle est. En effet : qu'est-ce que le regard idéologique ? Qui est idéologique ? Celui qui est idéologique, c'est celui qui force la réalité dans le schéma qu'il a en tête. C'est comme s'il forçait la réalité à entrer dans une idée qui ne correspond pas à la totalité de la réalité. Ce qu'il y a de très intéressant dans ce que Martin nous a dit, c'est que le mouvement a introduit dans sa vie le contraire exact, à savoir la confiance dans le fait qu'il y a toujours un sens dans la réalité, quelque chose d'intéressant qu'on est appelé à accueillir et à écouter.

bourgeoise » par rapport à la « vie non-bourgeoise ». Je pense que je reviendrai sur cette question demain dans la synthèse. En attendant, je ferai une simple observation : si et quand le contenu de ma conscience de moi-même commence à coïncider avec ce que nous avons dit ; autrement dit si et quand le contenu de ma conscience de moi-même commence à coïncider avec l'appartenance à ce Tu qui « m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi »,⁴² alors, excusez-moi mais il ne devrait pas y avoir, au moins en principe, de situations qui rendent impossible de vivre une vie donnée pour l'Idéal. Parce que la question n'est pas tant ce que l'on fait ou ne fait pas, combien d'argent on a ou n'a pas, la maison que l'on a..., la question n'est pas de perdre du temps à mesurer. Ce qui compte, c'est l'amour que l'on vit, l'élan de réponse à l'amour de ce Tu que l'on vit. Le sentiment de culpabilité – je le dirais ainsi – est remplacé par ce sentiment paradoxal de joie d'être débiteur, qui s'appelle la gratitude. Pensons à saint Paul : il s'est senti tellement redevable, pour cet amour totalement immérité (et même démerité ! Il avait été le persécuteur des chrétiens, et le Christ non seulement lui a pardonné, mais l'a choisi comme Apôtre !), qu'il a passé le reste de sa vie à courir pour en témoigner. Plus tu te reconnais aimé, choisi, plus tu ne peux que désirer que déborde sur les autres ce que tu as reçu. Et peu importe, d'un certain point de vue, le comment, où, l'environnement, la manière. La manière vient après. Ce qui est premier, c'est qu'il y ait cet élan, qui naît de la reprise continue de l'émerveillement pour ce que j'ai reçu (ce qui nous ramène à l'importance de la mémoire).

3) Troisième et dernier point : c'est à ce niveau que l'on comprend la place de la compagnie, de la communion. Car, comme le dit avec insistance don Giuss dans le troisième point de l'ancien statut de la Fraternité, la mémoire du Christ, qui est la nourriture de la nouvelle conscience de soi, ne s'auto-génère pas non plus. Il ne suffit pas d'avoir fait la rencontre il y a dix ans. Notre amie a dit avec douleur : « J'ai eu un père dans la foi, mais il est décédé ». Cela m'a beaucoup marqué, parce que je pense qu'il est arrivé quelque chose de semblable à

⁴² Gal 2, 20.

beaucoup d'entre nous : la rencontre avec le Christ se fait toujours à travers une grâce particulière, qui coïncide généralement avec le visage d'une personne. Mais la croissance et l'enracinement en moi d'une telle conscience de soi, par laquelle je commence progressivement à me sentir défini par l'Amour dont je suis l'objet, plus que par quoi que ce soit d'autre – au point de pouvoir dire, avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » –,⁴³ est le fruit d'un chemin, d'un travail et d'un parcours qui a certainement besoin que tout notre moi se mette en jeu, et qui a besoin en même temps de l'immanence dans cette communion, qui est le lieu où le Christ reste présent, concrètement présent. Nous avons beaucoup parlé de cela à Assise, et je ne veux pas répéter ce que j'ai déjà dit, surtout que j'ai déjà trop parlé. Je me limiterai à rappeler un point essentiel, sur lequel j'ai déjà insisté tout à l'heure, dans ma réponse sur l'autorité. Lorsque, parmi nous, nous parlons de l'immanence dans un lieu, comme d'une méthode nécessaire pour faire grandir notre relation avec le Christ, nous risquons souvent de réduire, voire de déformer, le sens de cette affirmation, comme si le besoin de l'autre revenait au besoin d'une béquille affective, ou d'un gourou qui « fasse » à ma place. Mais en réalité, le contenu de ce que je reçois à travers ma relation avec toi est bien plus qu'un « mode d'emploi » : c'est le Christ lui-même, c'est le Christ présent, dans le sacrement de Son corps. Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet, mais je m'arrêterai ici.

1. Utilisation de l'argent

Blanca (Espagne). Je travaille depuis un certain temps et je commence à percevoir un revenu régulier. Je me demande quel est le critère d'utilisation de l'argent ?

La question est renforcée par le fait que je suis sur le point de me marier : je dois prendre des décisions sur l'utilisation de l'argent avec mon fiancé, et nous aurions tendance à suivre des voies très différentes.

⁴³ *Ibid.*

P. Prosperi. Quand nous parlons d'une foi qui donne forme à la vie, de quoi parlons-nous si nous ne parlons pas aussi de l'argent ? Ce n'est pas un hasard si l'éducation à la pauvreté est l'une des dimensions fondamentales de la vie de la Fraternité (on l'appelle le fonds commun). La pauvreté chrétienne, cependant, comprise selon la conception catholique (qui est celle à laquelle Giussani nous a introduits), n'est pas « ne rien avoir », mais utiliser tout ce que l'on a, l'argent et les biens, les talents, pour l'idéal.

Cassese. En 2008, nous avons ouvert une nouvelle maison du Groupe Adulte, avec des jeunes de 25/26 ans. Bien entendu, ils en étaient à leurs premières années d'expérience professionnelle. Deux ou trois fois par an, nous regardions ensemble les comptes de la maison. Ces jeunes, qui étaient enseignants, ne parvenaient pas à atteindre un salaire suffisant pour couvrir les dépenses liées à la vie de la maison, en plus des dépenses personnelles. Même si ce n'était pas de beaucoup, ils dépensaient plus qu'ils ne gagnaient. Ils ont donc réagi à la situation en se disant : « Peut-être devons-nous nous organiser et donner des cours particuliers si nous voulons subvenir à nos besoins ». Mais en même temps, ils utilisaient l'après-midi pour faire CL-Lycée avec les élèves. Nous avons alors répondu : « C'est vrai que nous gagnons un peu plus, mais nous sommes aussi convaincus que vous ne devez pas négliger l'expérience de CL-Lycée : ce que vous faites avec ces jeunes affirme la raison pour laquelle nous allons au travail. Il faut bien sûr s'inquiéter de l'équilibre économique, comme l'exige une vie d'adulte, mais nous sommes comme une famille ». Pour résumer, quel est le critère qui permet de décider d'aller ou non donner des cours particuliers ? Et c'est en rapport avec le but lié à notre vocation. L'idéal vient influer sur les décisions à prendre, pour faire face à des situations très concrètes. J'espère que vous comprenez que ce que je veux dire, c'est que le problème le plus intéressant pour un chrétien n'est pas de dépenser le moins possible, mais d'éprouver le plaisir d'affirmer un grand idéal, même lorsqu'il s'agit d'argent.

D'ailleurs, on nous raconte souvent que Don Giussani faisait des cadeaux, parfois même des cadeaux coûteux, parce qu'il comprenait qu'une personne, à ce moment-là, avait vraiment besoin d'être

regardée, d'être affirmée. Il n'y a pas de règle fixe, la question la plus radicale pour nous est de savoir comment nous prenons nos décisions. Voulez-vous regarder les provocations qui surgissent de la réalité avec votre mari, votre femme, avec les amis avec lesquels vous marchez ? Je le répète, ce n'est pas pour trouver un cadre, un accord, mais cela vient d'un désir d'être vrai et sérieux face à la vie.

P. Prosperi. J'ajoute deux exemples pour illustrer ce qui a été dit avec une image esthétiquement suggestive, pour ainsi dire. S'il est vrai que la beauté est la splendeur de la vérité, alors nous avons besoin de belles images pour que la vérité nous persuade, nous attire.

Je rappelle d'abord le point clé, dont il me semble qu'il faut toujours partir, pour ne pas être réduit à une approche moralisatrice et réductrice de ces questions. Qu'est-ce que le christianisme introduit de nouveau, anthropologiquement parlant, c'est-à-dire dans la façon de regarder l'humain ? Réponse brève : l'affirmation de la dignité infinie de toute personne humaine. Ce principe est la boussole, le critère dont découle tout le reste. Cela signifie que le critère pour bouger, dépenser ou ne pas dépenser de l'argent, donner une gifle plutôt qu'une caresse (parfois l'une, parfois l'autre !) doit toujours être le même : affirmer la dignité infinie de la personne, son rapport avec le Mystère ; favoriser l'émergence de la vérité de la personne, qui est son rapport avec l'Infini, avec la Destinée. Dans cette perspective, même une gifle peut être un acte de charité, tout comme flamber, dilapider beaucoup d'argent pour faire un cadeau. Cela dépend !

Quel est le critère qui permet de discerner, de comprendre quand il est bon de « faire des folies », de « jeter de l'argent » pour faire un cadeau, et quand ce n'est pas le cas ? Cela me semble clair : ce qui compte, c'est le mot que l'on dit, ce que l'on dit avec le geste que l'on fait. Si, par exemple, dépenser beaucoup d'argent pour faire un cadeau peut être un moyen par lequel j'ai l'occasion d'aider une personne à découvrir un peu plus sa dignité, sa valeur, parce que peut-être cette personne se méprise, se considère comme rien... Pourquoi ne le ferais-je pas ?

1) J'en viens donc à la première image, certainement connue de certains d'entre vous : « Au cours d'une rencontre, un jeune raconte

avoir donné de l'argent à une femme très pauvre et avoir été touché négativement par le fait que la femme l'avait utilisé pour s'acheter un rouge à lèvres ». Don Giussani le corrige alors : « Giussani lui a répondu qu'il n'avait rien compris au partage, parce qu'il n'acceptait pas le besoin de l'autre, mais voulait imposer son propre schéma moralisateur : il ne comprenait pas qu'à ce moment-là, pour cette femme, il pouvait s'agir d'un besoin réel de se sentir plus soignée, plus belle. »⁴⁴ Ce dont elle a besoin pour retrouver la dignité de sa personne, qu'en sais-tu ?

2) Deuxième image : savez-vous qui est le père Aldo ? Le père Aldo Trento (1947-2024) est un prêtre de la Fraternité Saint Charles qui a fondé une œuvre extraordinaire au Paraguay, qui accueille les mourants, les malades en phase terminale, les malformés, bref : des personnes que nul n'accueille, dans des situations extrêmes. Or, l'une des choses auxquelles il tenait le plus, en concevant son œuvre (il était entre autres un magicien de la collecte de fonds !), c'est la beauté de l'*Hospice* qu'il a fait construire. Je n'y suis pas allé, mais on m'a dit que lorsqu'on le voit, compte tenu de la pauvreté des environs, l'œil est frappé. On se demande pourquoi tout ce « gaspillage » ? Mais pour le père Aldo, ce n'était pas un gaspillage : « Je veux que ce lieu soit perçu par ceux qui y entrent », répondait-il à ceux qui avaient des objections, « comme les bras du Paradis qui les accueillent ».

Il y a gaspillage et gaspillage. Lorsque le gaspillage est ordonné pour faire resplendir la dignité de la personne, pour signifier, en un sens, l'« infini » de l'amour de Dieu, alors ce n'est pas un gaspillage, cela peut ne pas être un gaspillage. Nous le savons bien : n'est-il pas toujours vrai que la logique du véritable amour est celle de la surabondance ? Si un mari veut dire à sa femme qu'il l'aime beaucoup, il ne lui achète pas une rose, il lui en achète cinquante, n'est-ce pas ? Maintenant, les maris vont tous me détester !

⁴⁴ A. Savorana, *Vita di don Giussani* [Vie de don Giussani], Bur, Milan 2014, p. 244.

2. La pauvreté évangélique à l'œuvre

Francesco (Allemagne). Dans une situation de grand besoin – ma femme était enceinte et a soudainement dû être hospitalisée alors que nous étions en vacances – nous avons été aidés, à Trento, par une famille qui avait fait le choix de vie de louer une maison pour y loger des personnes dans le besoin. Est-il possible de vivre à travers le travail une expérience comme celle de quelqu'un qui quitte tout ? Est-il possible, dans le travail que je dois faire, de vivre une pauvreté comme celle de ceux qui quittent tout ? Est-il possible de tout avoir dans le travail ?

P. Prosperi. Que signifie « tout avoir » ? L'un des mots les plus chers aux membres de CL, vous le savez, est le mot « centuple ». Et à juste titre. Mais prenons garde à ne pas sortir les paroles de Jésus de leur contexte (*hérésie* signifie partialité : on extrait une partie du tout auquel elle appartient). Jésus promet effectivement le centuple, mais il le promet à ceux qui quittent tout *pour lui* : « nul n'aura quitté, à cause de moi [...], une maison, des frères, des sœurs, une mère, un père, des enfants ou une terre, sans qu'il reçoive, en ce temps déjà, le centuple : maisons, frères, sœurs, mères, enfants et terres, avec des persécutions, et, dans le monde à venir, la vie éternelle ».⁴⁵

Or, il me semble que tu nous dis : « On dirait que cette expérience, qui est promise à celui qui quitte tout à cause de *Lui* – attention aux mots : il n'est pas dit “qui a tout quitté”, mais “qui a quitté sa maison ou ses frères ou ses sœurs [...] [tout] à cause de moi” – m'est impossible. Ou, du moins, n'est pas possible de la même manière ou dans la même mesure que pour celui qui quitte tout ».

Je reformulerais ta question de la manière suivante : « Est-il possible pour moi, qui vis plongé dans un certain environnement, qui ai un certain type de travail qui me demande de viser la réussite (et c'est le cas !) – est-il possible pour moi aussi de vivre une véritable expérience de centuple, une expérience en tout point analogue à celle qui est permise à ceux qui quittent tout, au sens matériel du terme,

⁴⁵ Mc 10, 29-30.

pour suivre le Christ ? Est-il possible de tout quitter, de vivre comme si je quittais tout à cause de Lui, sans quitter un travail comme celui que j'occupe ? C'est ta question, n'est-ce pas ? Eh bien, je laisse la parole à Camu.

Cassese. Je raconte mon expérience personnelle. Je me souviens très bien d'une fois où je me trouvais dans la Via Larga à Milan. La Via Larga est une rue centrale, juste à côté de la cathédrale. Il y a beaucoup de gens très riches à Milan, et encore plus dans ce quartier. J'étais en voiture, dans une Fiat Panda qui appartenait à une personne de ma maison. Ce jour-là, en particulier, il y avait à l'intérieur de la voiture un peu de choses qui sentaient mauvais. Je veux dire qu'elle n'était pas vraiment en bon état. À un certain moment, à côté de moi, au feu, s'est arrêté un SUV qui devait coûter plus de 120 000 euros. À bord, un homme et une femme, bien habillés, superbes tous les deux, lui comme elle. En les regardant, je me suis entendu dire : « *Quel loser je suis* ». C'était l'été et j'avais le coude à la fenêtre, alors qu'eux avaient la fenêtre fermée (avec la climatisation). Pour dire « *quel loser je suis* », j'ai dû arrêter de siffloter, parce que je sifflotais. Ça a été le moment d'une grande découverte. Je me disais : « Comment est-il possible que tu sois sur la Via Larga, dans une Panda puante, le coude à la fenêtre, en train de siffloter ? Comment est-il possible que tu sois si content ? » Le fait est que l'affirmation « *quel loser je suis* » contrastait fortement avec l'expérience que je faisais, à ce moment précis, d'une liberté et d'une joie maximales pour ce que j'avais. Je me suis rendu compte que cette liberté à l'égard des choses était le fruit de toute l'éducation que Don Giussani a pensée pour le Groupe Adulte, notamment en termes de pauvreté, d'un certain usage de l'argent, du partage des biens. Donc si j'ai une belle voiture c'est mieux, mais si je n'ai pas de belle voiture c'est tout aussi bien, parce que tout ce dont j'ai besoin est déjà là. Et ce que je dis pour la Panda, je pourrais le dire pour beaucoup d'autres choses. La racine de ce que tu es, la conscience de soi, tu peux très bien la vivre en faisant un travail de haut niveau et en prenant l'avion de Qatar Airways en classe affaires. Mais essayons de nous demander par exemple pourquoi Don Giussani a introduit le fonds commun dans l'expérience de la Fraternité. On peut vivre bien,

on peut avoir de la chance, on peut se demander « mais pourquoi m'est donnée cette vie confortable alors qu'il y a des guerres ? », sans pour autant prendre en considération le geste du fonds commun. Des gestes sont proposés au sein de notre compagnie, des gestes concrets, qui ont le pouvoir de nous éduquer à une conscience de nous-mêmes, à cette nouvelle conscience d'appartenance. Ces gestes sont proposés à tous : ils sont là et on peut se contenter de savoir qu'ils existent, ou on peut commencer à les prendre en considération comme une possibilité réelle pour sa vie. Parfois, nous nous berçons d'illusions en pensant pouvoir mûrir une nouvelle conscience de nous-mêmes sans cette dimension concrète. Alors que nous avons besoin de passer par cette matérialité pour qu'une certaine forme de conscience de soi mûrisse en nous. Je vous invite à lire les premières pages du nouveau livre *Una rivoluzione di sé* : on nous dit qu'il y a quatre dimensions de la communion, et parmi elles se trouve justement la communion des biens. Chaque geste que nous proposons a un but : si vous n'en comprenez pas la raison, il faut demander. Pourquoi ai-je eu une illumination Via Larga ? Parce que j'ai réalisé, pour la première fois, que toute l'éducation que j'ai reçue dans le Groupe Adulte, l'éducation à la pauvreté, par exemple, avait pour seul but de me faire vivre pleinement la liberté dans les circonstances quotidiennes ; avec les mêmes tentations que les autres, avec les mêmes difficultés à traverser, mais avec la possibilité de transcender les urgences les plus naturelles qui surgissent dans l'expérience de chacun. Là, il y a eu un déclic pour moi. J'ai commencé à regarder les gestes éducatifs qui m'étaient proposés d'une façon complètement nouvelle.

3. Le besoin d'une compagnie

Pietro (France). Je dirige une société de conseil. Je suis de plus en plus convaincu que ce n'est qu'à l'intérieur d'un lieu que la fatigue s'évapore et que l'énergie physique revient. Je sors épuisé d'une longue réunion de travail, alors qu'à certains moments, comme à Assise et ici, l'énergie est infinie. Nous sommes dans de petites communautés, éparpillées dans toute l'Europe, et le simple fait de se retrouver un

soir pour boire une bière est loin d'être évident, surtout pour ceux qui ont des familles et qui travaillent de très nombreuses heures chaque semaine. Pourtant, je ressens fortement le besoin d'un lieu, d'une compagnie, où je puisse reconnaître la dépendance et travailler sur la dépendance.⁴⁶

⁴⁶ L'intervention de Pietro est reprise dans le troisième point de la synthèse du dimanche.

Dimanche 17 novembre

SYNTHÈSE

père Paolo Prosperi

Nous voici au dernier acte. Je n'ai pas l'ambition de résumer ou de rassembler de façon unie tout ce qui a émergé, ni de répondre en détail à toutes les nombreuses questions qui sont restées ouvertes. Comme je l'ai déjà dit en d'autres occasions, il me semble magnifique que la réponse toujours plus approfondie, toujours plus conquise aux questions que nous avons, puisse se découvrir petit à petit, au fil du chemin qui nous attend personnellement et ensemble. Cela ne rend pas vain le fait d'avoir partagé ces questions avec tous, car ce qui est confié à la communion nous fait toujours faire un pas en avant : à nous-mêmes, car en posant publiquement une question, c'est comme si l'on donnait plus de réalité à cette question, c'est comme si on lui permettait de passer du « statut » de pensée vague et fluctuante, à celle de quelque chose qui est là, au point de l'avoir confié à d'autres ; et aux autres, car cette parole, cette question que je prends le risque d'exprimer, est aussi donnée aux autres comme une occasion de provocation. Combien de questions qui ont émergé hier ont peut-être ouvert à d'autres une nouvelle perspective, combien ont ouvert chez d'autres une blessure qui n'existant pas auparavant. Et ainsi, sans le savoir – non pas à cause de la réponse que vous avez obtenue, mais à cause de la question que vous avez posée – vous avez aidé quelqu'un, vous avez remué les eaux dans le cœur d'un autre que vous ne connaissez même pas, et qui vit peut-être à 2000 kilomètres de chez vous. Notre communion, c'est aussi cela.

Cela dit, j'ai quand même l'intention de dire quelque chose. La synthèse se fera en trois points, à chacun desquels nous donnerons un titre, afin de faciliter la vie aux pauvres traducteurs.

1. Être une nouvelle créature : une nouvelle conscience de soi.

L'expression « conscience de soi » a souvent résonné hier, surtout dans l'après-midi. Il semble donc approprié de partir de ce terme, non sans y ajouter un sous-titre qui nous relie à l'autre refrain des assemblées d'hier. Le sous-titre est le suivant : *en quoi consiste la révolution qui chasse le bourgeois qui sommeille en nous ?*

Le contraire du bourgeois, nous le savons, c'est le révolutionnaire. Or, s'il en était besoin, il est bon de rappeler que le titre du livre de Giussani paru cet été en italien contient précisément le terme « révolution » : il s'intitule en effet « Une révolution du soi », ce qui nous ramène à la question de la conscience de soi. Comment lutter contre la tentation de l'embourgeoisement ? En faisant la révolution, oui. Mais quelle révolution ? La réponse que propose Don Giussani est la suivante : une révolution qui consiste à changer le regard que je porte sur moi-même. Voilà la vraie révolution : la « révolution » de soi.

Mais essayons d'aller un peu plus loin, de « décomposer » les termes de la question, pour saisir un peu mieux ce que cela signifie. La question a émergé immédiatement hier matin, avec les interventions de Simone et Leonor, puis d'autres sont revenus sur ce point dans l'après-midi. Ici et là, des sentiments de culpabilité sont même apparus, un peu comme si, en regardant son propre niveau de vie confortable et aisné, on se sentait coupable, ou du moins on ressentait un malaise, une discordance avec son propre désir de vivre une vie donnée, grande, dépensée pour l'idéal. C'est ce que j'aime appeler le « complexe du jeune homme riche » : on se réveille le matin, et au lieu de s'enthousiasmer pour ce qui nous attend, on ressent cette culpabilité un peu amère, qui nous fait penser au jeune homme riche, à ce jeune homme bien intentionné – un bon gars ! – qui, pourtant, en rencontrant le Seigneur, s'en va tout triste : « Ce serait beau, mais ce n'est pas pour moi », disait quelqu'un hier. Ce serait bien de vivre une vie radicale, comme celle que je vois vivre à d'autres (nous nous souvenons tous de l'intervention si sincère de notre ami qui vit en Allemagne), mais pour moi, vu les circonstances dans lesquelles je suis “coincé”, ce n'est pas possible. Le “complexe du jeune homme riche”, en d'autres termes, consiste en ce scepticisme subtil qui fait que l'on jette l'éponge avant d'avoir essayé, que l'on suppose au fond qu'une vie entièrement vécue pour le Christ

n'est possible que pour ceux qui donnent tout au sens matériel du terme, pour ceux qui deviennent prêtres ou religieuses, ou qui partent en mission en Afrique. Or, la première chose que je voudrais dire à ce sujet, c'est que l'apparition de cette mélancolie, qui a résonné avec des accents différents dans plusieurs interventions, a quelque chose de beau et d'admirable, du moins à mes yeux. C'est le signe d'un cœur qui désire, d'un cœur vraiment marqué par la rencontre faite, marqué au point de sentir l'appel, le « parfum », pour ainsi dire, d'une vie à la hauteur de cet idéal qui, dans la rencontre avec le Mouvement, qui a eu lieu peut-être il y a de nombreuses années, a été perçu comme possible, en rencontrant telle ou telle personne qui nous fascinait.

Je reviendrai plus tard, dans le deuxième point, sur la positivité de cette douleur, de cette mélancolie. Mais pour l'instant, je veux m'attaquer au risque, à la tentation qui me semble se mêler à cette tristesse compréhensible : le risque de rester enfermé dans un schéma mental, dans une position « de tête », qui est encore bourgeoise en fin de compte, qui ne sort pas encore vraiment d'un mode de pensée bourgeois, ou plutôt qui ne va pas jusqu'à (vous l'avez compris, j'aime les jeux de mots) guillotiner (quels révolutionnaires sommes-nous, sinon ?), décapiter vraiment le bourgeois qui est en nous. Je dis guillotiner, je dis décapiter, car c'est dans la « tête » que se trouve le siège du *nous*, de la mentalité, de la façon de penser : c'est là que se trouve le poste de commandement. Qui est le bourgeois ? Nous nous sommes déjà posé cette question, mais je veux y revenir. En simplifiant à l'extrême, il me semble que l'on peut dire : par bourgeois, du moins quand nous en parlons entre nous (à tort ou à raison), nous entendons l'homme dont l'idéal est de « se sentir tranquille ». Un disciple de Piccinini me disait hier qu'un synonyme qu'Enzo utilisait lorsqu'il lançait des flèches contre le bourgeoisisme (peut-être ce synonyme sera-t-il plus facile à traduire pour nos amis polonais !) était « divanisme » : amis polonais, qu'est-ce que je peux dire, inventez un néologisme ! L'homme, en somme, qui a pour idéal de se sentir tranquille, de se sentir sous contrôle, pour reprendre les termes utilisés hier soir au dîner par une amie qui vit à Londres. On pourrait dire se sentir satisfait de soi, de ce que l'on a et de ce que l'on est : « Maintenant j'en profite. J'ai déjà donné ». Ou encore, pour le traduire dans sa version plus généreuse,

plus *boy-scout* : le sentiment d'être un bon gars, quelqu'un de bien, « une belle personne », pour reprendre cette fois une expression chère à mon ami Camu. Quelqu'un qui fait tout ce qu'il doit faire, qui fait tout bien. Une personne généreuse qui ne manque jamais les réunions, qui fait beaucoup de bonnes actions, beaucoup de charité - un peu à la Bill Gates, comme dirait mon ami Francesco de Florence (mais qui habite à Rotterdam, n'est-ce pas ?). Nous savons tous qu'il n'y a pas une seule star hollywoodienne qui ne donne pas des tonnes d'argent à des œuvres caritatives. Pourquoi le font-ils ? On pourrait répondre : pour se sentir un peu moins coupables. Et peut-être que non, peut-être que ce n'est pas le cas : peut-être que certains le font de bon cœur, poussés par le désir sincère de rester dans les mémoires comme des gens qui ont fait du bien...

Voilà, nous pouvons subtilement concevoir le désir, même sincère, de se dépenser pour l'Idéal, de se donner pour la cause de Jésus, pour la juste cause ; le désir, même sincère, d'une vie plus radicale, plus vécue pour l'idéal (qui est un désir noble et méritoire, notez-le bien !) d'une manière qui ne sort pas encore, ne sort pas vraiment de la logique du *Boy scout*, de la logique bourgeoise. Pourquoi ? Parce que ce que nous voulons et recherchons au fond, de façon plus ou moins subtile, sans peut-être même savoir nous le dire à nous-mêmes, reste plus le sentiment d'avoir la conscience tranquille, de se sentir bien, qu'un véritable élan d'amour. Cet élan d'amour qui, lorsqu'il est vrai, est toujours sans calcul.

Attention : je ne dis pas que notre affection pour le Christ n'est pas sincère. Mais ce qui est étrange, c'est que, bien que l'on aime vraiment Jésus, on continue à avoir le regard plus centré sur soi que sur Lui. C'est un paradoxe, mais un paradoxe dont nous faisons tous l'expérience. N'est-ce pas ? En fait, dans le drame concret de notre relation avec le Christ (mais aussi des relations humaines auxquelles nous tenons le plus), ce n'est jamais « noir ou blanc ». Dans la vie, ce n'est jamais noir ou blanc, il y a beaucoup de nuances entre les deux, des nuances de gris... (oups : ne croyez pas que j'ai lu ce livre ou vu ce film !). Et c'est précisément en traversant ces nuances, ces zones grises, que se joue la bataille. L'une de ces zones grises, c'est cette étrange expérience, que je crois sous-jacente à beaucoup de vos interventions, où l'on se

rend compte que l'on aime vraiment le Christ et, *en même temps*, que l'on est plus centré sur soi que sur Lui. On bouge, on s'active, même généreusement, mais au fond, c'est comme si, à la base de l'action, il y avait toujours *plus* soi-même que l'Autre, plus le désir de montrer ce que l'on vaut, ce qu'on est capable de faire, que cet élan d'amour, qui est l'élan du petit enfant, quand il fait quelque chose pour faire plaisir à sa mère.

Je ne connais aucun passage de l'Évangile où cette expérience soit illustrée et, pour ainsi dire, incarnée d'une manière plus poignante, et en même temps ironique, puissamment ironique, que le dialogue en deux parties – qui sont comme les deux volets d'un diptyque – qui a lieu entre Jésus et Pierre au chapitre 13 de l'Évangile de Jean. Le premier volet est l'échange qui a lieu au moment du lavement des pieds. Le deuxième, qui, à bien y regarder, est le reflet du premier, est le dialogue qui a lieu lorsque Jésus, après avoir donné la bouchée à Judas, annonce à ses disciples qu'il est sur le point de partir pour un lieu où ils ne peuvent pas le suivre pour l'instant.

Je ne veux pas entrer dans un commentaire approfondi de ces deux textes, que nous connaissons plus ou moins tous (nous avons aussi un peu médité le premier à Assise, si certains s'en souviennent). Rappelons brièvement les faits : dans la première scène, nous voyons Jésus qui, pendant le repas, se lève soudain, se dévêtu, met une serviette à sa ceinture et commence à laver les pieds de ses disciples.⁴⁷ Alors Simon, agacé par l'étrange initiative de son Maître, a un geste de rébellion et lui dit : « Toi, *me* laver les pieds ? Jamais tu ne me les laveras ! » (Remarquez l'usage emphatique que Pierre fait des pronoms, qui semble dire : ce n'est pas *Toi* qui devrais me laver les pieds, mais le contraire : c'est *moi* qui devrais te laver les pieds !). Mais Jésus riposte : « Si je ne te lave pas, tu n'auras pas part avec moi ».⁴⁸ (Vous vous souvenez de la parabole des

⁴⁷ « Au cours du repas, alors que le diable a déjà mis dans le cœur de Judas, fils de Simon l'Iscariote, l'intention de le livrer, Jésus, sachant que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est sorti de Dieu et qu'il s'en va vers Dieu, se lève de table, dépose son vêtement, et prend un linge qu'il se noue à la ceinture ; puis il verse de l'eau dans un bassin. Alors il se mit à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à la ceinture » (*Jn 13, 2-5*).

⁴⁸ « Il arrive donc à Simon-Pierre, qui lui dit : « C'est toi, Seigneur, qui me laves les pieds ? » Jésus lui répondit : « Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ; plus tard tu

talents ? « Entre dans la joie de ton maître... ». C'est un peu la même idée : ce qui est en jeu, c'est la possibilité de jouir de la vie dont jouit le maître, de la vie même de Dieu). C'est donc comme si Jésus disait de manière voilée (de manière voilée parce que ce n'est que plus tard, Jésus vient de le lui dire, c'est-à-dire après la Pâque, que Pierre saisira vraiment le sens de ce que Jésus est en train de faire) : « Écoute, Simon, si tu ne me laisses pas te laver, si tu ne me laisses pas m'abaisser pour toi, si tu ne me laisses pas devenir ton serviteur, tu ne pourras jamais être ce que tu désires être, c'est-à-dire quelqu'un qui a part avec moi ». Plus clairement encore : « Tu ne peux pas entrer dans ma vie, c'est-à-dire prendre part à mon pouvoir d'aimer ; tu ne peux pas te donner pour moi, comme tu le désires, si tu ne te laisses pas d'abord aimer par moi. Le *don de toi-même pour moi* n'est en fait que l'écho, le retour de la vague de ton abandon, comme un enfant qui se laisse baigner par sa mère, dans les bras de mon Amour pour toi ; de ton regard émerveillé sur Moi qui m'abaisse, qui me penche vers toi ». C'est beau, en ce sens (la beauté est la splendeur du vrai, l'incarnation du vrai dans une forme sensible), que Jésus ait choisi de laver les pieds de ses disciples. De quoi les pieds sont-ils le symbole dans la Bible ? De diverses choses, certes. Mais l'essentiel nous suffit : les pieds sont l'organe du mouvement, c'est sur eux que l'on marche et que l'on court. Nous comprenons donc que le geste de Jésus n'est pas un acte d'amour générique, pour ainsi dire. C'est un acte d'amour qui a pour but, pour fruit et pour intention, de donner à ses amis des pieds nouveaux, revigorés, des pieds capables de Le suivre, d'aimer d'un amour enfin semblable au sien. Ainsi, les paroles de Jésus à Pierre deviennent claires : « Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi ».⁴⁹ Que signifie « tu n'auras pas de part avec moi » ? Que signifie avoir part avec Jésus ? Cela signifie pouvoir se donner pour le Christ, avec une liberté et un goût toujours plus semblables à ceux avec lesquels Il se donne pour nous, pour moi et pour toi. C'est comme si Jésus disait : « Tu ne peux pas avoir des pieds capables de me suivre là où je vais, c'est-à-dire à donner ma vie, si tu ne

comprendras. ». Pierre lui dit : « Tu ne me laveras pas les pieds ; non, jamais ! » Jésus lui répondit : « Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi. » Simon-Pierre lui dit : « Alors, Seigneur, pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête ! » (Jn 13, 6-9).

⁴⁹ Jn 13, 8.

me laisses pas mourir pour toi, si tu ne te laisses pas d'abord inonder de mon amour pour toi ».

Nous pouvons à ce stade passer au deuxième volet, à savoir l'échange entre Simon et Jésus, après que ce dernier a annoncé son départ vers un lieu non précisé où ses disciples ne peuvent pas le suivre pour l'instant.⁵⁰

« Simon-Pierre lui dit : “Seigneur, où vas-tu ?” Jésus lui répondit : “Là où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant ; tu me suivras plus tard.” »⁵¹ Attention, vous entendez l'écho ? La réponse de Jésus à Simon est presque identique à celle qu'il venait de lui donner, pendant le lavement des pieds, quand il lui avait dit : « Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ; plus tard tu comprendras. »⁵² Mais de même que Simon ne comprenait pas avant pourquoi Jésus devait lui laver les pieds, de même il ne comprend pas maintenant pourquoi il ne peut pas le suivre là où il va (il est clair que les deux choses sont liées : sans pieds rendus « nouveaux » par l'amour du Seigneur, où veux-tu aller, Simon ?!). Et il s'entête donc et insiste : « Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre à présent ? Je donnerai ma vie pour toi ! »⁵³ À la lumière de ce que j'ai dit précédemment, je pense que vous pouvez saisir l'ironie, à la fois dramatique et débonnaire, de la situation : la naïveté de Simon, ou si l'on veut son immaturité, ne consiste pas dans son désir de donner sa vie pour Jésus, qui est au contraire un signe de la générosité impétueuse de son cœur, de ce qu'il y a de meilleur en lui. La naïveté réside dans la prétention de pouvoir donner sa vie pour Jésus, sans que Jésus ne donne d'abord sa vie pour lui. L'ironie devient encore plus évidente si l'on prête attention aux mots exacts que Simon utilise : je donnerai ma vie (littéralement : je poserai, je déposerai ma vie) est en fait en grec une locution étrange, inhabituelle, et qui pourtant a déjà été utilisée dans le quatrième évangile. Par qui ? Par Jésus. Jésus lui-même, lorsqu'il dit : « Je suis le beau berger. Le beau berger *donne*

⁵⁰ Cf. *Jn* 13, 33.

⁵¹ *Jn* 13, 36.

⁵² *Jn* 13, 7.

⁵³ *Jn* 13, 37 ; nous soulignons.

sa vie pour ses brebis... »⁵⁴ Vous comprenez ? La question est que Simon veut donner sa vie pour Jésus, sans comprendre que pour pouvoir le faire, pour pouvoir suivre Jésus jusqu'au bout (comme il le fera en effet plus tard, si bien que Simon Pierre mourra crucifié exactement comme Jésus : la promesse « tu me suivras plus tard » s'accomplira en effet⁵⁵), il doit *d'abord accepter* de laisser Jésus donner sa vie pour lui. Et en effet, Jésus, avec une sorte d'ironie débonnaire, répond : « Tu veux donner ta vie pour moi ? Le coq ne chantera pas trois fois avant que tu m'aies renié ».

Pourquoi Pierre ne peut-il pas suivre Jésus ?

Nous l'avons dit : pour la même raison pour laquelle il doit laisser Jésus lui laver les pieds, afin d'avoir part avec lui. Il ne le peut pas, car le pouvoir de donner gratuitement sa vie pour le Christ, il le recevra après que le Seigneur aura donné sa vie pour lui. Car qu'est-ce que le lavement des pieds, sinon un symbole, une préfiguration d'un abaissement tout autre, de cet anéantissement de Jésus pour Simon, qui va se produire à l'heure de la croix ? Et que symbolise, à son tour, le fait que Simon se laisse laver, sinon ce fait qu'il se laisse inonder par le flot d'Amour qui jaillira bientôt du sein de Jésus, et qui deviendra alors le moteur de la réponse de Simon ? Il n'est pas possible à l'homme de se donner gratuitement. Ce n'est pas possible, parce que nous ne

⁵⁴ Cf. *Jn 10,11*. J'ai pris la liberté de changer la traduction plus traditionnelle *bon berger* en *beau berger*, non pas tant (ou pas seulement) parce que je considère cette traduction plus conforme à l'original grec (*kalòn poimèn*), mais parce que l'adjectif *beau* traduit mieux une idée clé de l'Évangile de Jean, qui est à mon avis active ici aussi : c'est par la gloire/beauté de Son amour qui va jusqu'au bout, c'est-à-dire du fait qu'il *se fait agneau immolé librement* (!!), que le Christ exerce, paradoxalement, *son autorité de berger*, c'est-à-dire qu'il fascine, conquiert, attire ses brebis vers les pâturages de la vie, c'est-à-dire vers les humbles hauteurs de la Charité (ironie johannique). Il y a peut-être aussi ici, il faut le noter, une allusion subtile à la première apparition du roi David encore jeune en *1Sam 16,1-13*. David y est en effet décrit comme étant à la fois humble et beau, un berger « beau d'aspect » (*1Sam 16,12*), mais pas de grande taille : « Ne considère pas son apparence ni sa haute taille. [...] Dieu ne regarde pas comme les hommes : les hommes regardent l'apparence, mais le Seigneur regarde le cœur » (*1Sam 16, 7*).

⁵⁵ « “Amen, amen, je te le dis : quand tu étais jeune, tu mettais ta ceinture toi-même pour aller là où tu voulais ; quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et c'est un autre qui te mettra ta ceinture, pour t'emmener là où tu ne voudrais pas aller.” Jésus disait cela pour signifier par quel genre de mort Pierre rendrait gloire à Dieu. Sur ces mots, il lui dit : “Suis-moi.” » (*Jn 21, 19-19*).

sommes pas Dieu. Pourtant, l'impossible est devenu possible. Mieux : il devient possible quand il est le reflet en nous de l'émerveillement pour un amour qui nous rejoint et auquel nous nous abandonnons.

Voilà, le contenu de la nouvelle conscience de soi, c'est-à-dire de la conscience de soi née de la foi, est entièrement là, en un sens : dans cette découverte « révolutionnaire » (révolutionnaire dans le sens où elle implique un renversement de perspective, par rapport à celle du monde) du fait que, pour être moi-même, pour aimer, je dois me laisser aimer, je dois accepter de consister en l'amour gratuit d'un Autre, de dépendre de la gratuité continue d'un Autre. En bref : le sujet nouveau, le véritable non-bourgeois, est celui qui vit cette vertueuse insatisfaction de lui-même, qui s'appelle la mendicité ; celui qui est tout rempli de ce sentiment aigu mais joyeux de ne pas se suffire à lui-même, de n'être rien de lui-même, qui est le propre du mendiant. Le mendiant est le véritable anti-bourgeois – et ce n'est pas un hasard si Don Giussani nous a appris que c'est précisément le mendiant qui est « le véritable protagoniste de l'histoire ».⁵⁶

Permettez-moi maintenant de vous lire une citation du livre que nous avons cité, qui est la suite du passage que Camu a lu hier : « Pensez, s'il vous plaît, à la façon dont cette nouvelle conscience de soi » [qui fait passer de l'action autonome, du fait d'aimer avec mes propres forces, à l'amour qui naît du fait de me laisser laver mes pieds] ; « pensez, s'il vous plaît, à la façon dont cette nouvelle conscience de soi, la conscience de la nouvelle création que je suis (“Je vis, ce n'est pas moi qui vis : c'est un Autre qui vit en moi”) [je suis défini par Ton regard sur moi, et non par le mien sur moi-même] rend normale, normale au sens immense du terme [il s'agit donc d'un drame], l'écoute. “Je vis, ce n'est pas moi qui vis : c'est un Autre qui vit en moi” [...]. Pensez donc à l'humilité, à l'obéissance dans ce que l'on fait : l'attitude fondamentale est celle de l'écoute. [...] “Je suis Toi” », c'est-à-dire que ce qui me définit de plus en plus, c'est mon reflet dans tes yeux. « C'est ce que Jésus-Christ a dit dans l'Évangile lorsqu'il a dit : “Il faut prier sans cesse” [voici le mendiant], parce que c'est cela, la prière ».⁵⁷

Cela nous amène au deuxième point.

⁵⁶ L. Giussani, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op.cit., p. 11.

⁵⁷ L. Giussani, *Una rivoluzione di sé. La vita come comunione (1968-1970)*, op. cit., p. 183.

2. Reniements salutaires

Puisque nous avons parlé de Simon-Pierre, il est facile de deviner à quoi fait allusion le titre de ce deuxième point. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, permettez-moi une sorte de prémissse, qui ne nous dévie qu'en apparence. Cette prémissse a trait à un autre thème qui, comme un fil rouge, a traversé nos conversations d'hier : celui de la lutte pour vivre et témoigner de la foi, en étant plongé à longueur de journée dans un environnement dont la mentalité mondaine tend inévitablement à nous engloutir. Or, alors que je réfléchissais à cette question, un fait m'est soudain revenu à l'esprit hier, et il me semble très intéressant, surtout pour ceux qui, comme vous, ont une vocation laïque : comme vous le savez tous, j'imagine, le mot baptême, étymologiquement, signifie *immersion*. Aujourd'hui, on risque un peu de ne pas y prêter attention, car le baptême se fait généralement par aspersion. Mais en soi, le mot baptême signifie immersion. Ce qui veut dire, entre autres, que le baptisé, c'est-à-dire le simple chrétien, le laïc, au sens catholique du terme, est celui qui, par définition, par vocation, est « immérge ». Dans quel sens est-il immérge ? Il est immérge dans plusieurs sens, mais le sens qui m'intéresse ici est celui que l'on comprend en regardant l'icône orientale du baptême de Jésus. Si vous regardez un exemplaire bien fait de cette icône, vous vous rendrez compte que les eaux du Jourdain dans lesquelles le Christ s'immerge sont subtilement transformées en un symbole des grandes eaux du chaos, c'est-à-dire du monde au sens négatif du terme, du monde en tant que sphère dominée par les forces du mensonge et du désordre (en fait, dans l'icône, les eaux du Jourdain sont toujours noires ou presque noires). Il ne s'agit pas là d'un trait d'imagination des Byzantins : en effet, dans la Bible déjà, les grandes eaux sont toujours le symbole de la sphère du chaos, de l'angoisse (pensons aux Psaumes⁵⁸). Or, c'est précisément là, dans ces eaux du

⁵⁸ « Sauve-moi, mon Dieu:/ les eaux montent jusqu'à ma gorge !// J'enfonce dans la vase du gouffre,/ rien qui me retienne ;/ je descends dans l'abîme des eaux, le flot m'engloutit. » (*Ps 69, 1-2*) ; « Les liens de la mort m'entouraient,/ le torrent fatal m'épouvantait ;/ des liens infernaux m'étreignaient:/ j'étais pris aux pièges de la mort.// Dans mon angoisse, j'appelai le Seigneur ;/ vers mon Dieu, je lançai un cri ;/ de son temple il entend ma voix:/ mon cri parvient à ses oreilles. [...] Des hauteurs il tend la main pour me saisir,/ il me retire du gouffre des eaux ;/ il me délivre d'un puissant ennemi, d'adversaires plus forts que moi.// Au jour de ma défaite ils m'attendaient,/ mais j'avais le Seigneur

chaos, que le Christ a reçu du Père la mission de s'immerger. Pourquoi ? Pour apporter au milieu d'elles la lumière nouvelle, la liberté nouvelle et indestructible qu'il a en lui et qui lui vient de la relation avec le Père, de la communion avec le Père. En effet, si vous remarquez bien, sur l'icône, vous voyez le Christ descendre, mais de telle manière que son torse reste droit, comme pour indiquer que, même s'il descend réellement dans l'abîme, Jésus reste néanmoins libre, capable de se mouvoir librement, comme s'il marchait sur la terre ferme. Au milieu, entre sa tête et le ciel, on voit la colombe, l'oiseau messager, symbole de l'Esprit Saint, c'est-à-dire du « Souffle » du dialogue que Jésus, en descendant, entretient avec le Père. Nous comprenons ainsi que c'est le dialogue ininterrompu avec le Père qui permet à Jésus de descendre dans le chaos sans y être aspiré, en restant libre.

Qu'est-ce que cette incursion dans le baptême de Jésus a à voir avec notre thème ? Beaucoup, à mon avis. Il y a un rapport, parce qu'après tout, la question autour de laquelle tournaient beaucoup d'interventions, c'est précisément celle-ci : en allant travailler, en me plongeant dans le combat, je désire cette liberté-là, cette liberté du Christ de l'icône. Mais comment la conquérir, comment y entrer ? C'est là qu'intervient, paradoxalement, le reniement de Pierre.

Revenons à l'évangile de Jean. Si nous quittons le chapitre 13 pour aller au début du chapitre 18, et plus précisément au moment où les soldats ont finalement réussi à capturer Jésus et l'emmènent au Sanhédrin, pour qu'il soit interrogé par Hanne⁵⁹, nous rencontrons à nouveau notre ami Simon, qui essaie de réaliser exactement ce qu'il avait promis de faire au Cénacle : suivre Jésus, quel qu'en soit le prix (« Or Simon-Pierre, ainsi qu'un autre disciple, suivait Jésus »).⁶⁰

Nous savons comment cela se termine : Simon renie le maître, et il est très intéressant (nous avons déjà insisté sur ce point à Assise, dans

pour appui.// Et lui m'a dégagé, mis au large,/ il m'a libéré, car il m'aime » (*Ps 18, 5-7 ; 17-20*). « Sans le Seigneur qui était pour nous/ quand des hommes nous assaillirent,// [...] Alors le flot passait sur nous,/ le torrent nous submergeait // alors nous étions submergés/ par les flots en furie. » (*Ps 124, 2 ; 4-5*) ; « Ainsi chacun des tiens/ te priera aux heures décisives ;/ même les eaux qui débordent/ ne peuvent l'atteindre. » (*Ps 32, 6*) ; etc.

⁵⁹ *Jn 18, 12-14.*

⁶⁰ *Jn 18, 15.*

la deuxième leçon) que ce reniement ait lieu autour d'un *feu*, où Pierre se réchauffait avec d'autres, à cause du froid.⁶¹ Autrement dit : quand on est seul, seul contre tous, on a tellement froid qu'on ne peut pas le supporter. Chacun a besoin d'un « feu », ce foyer qui, dans l'Antiquité (mais l'idée s'est conservée dans certaines langues jusqu'à aujourd'hui), était synonyme de maison, de « communauté ». On a froid quand on est seul, il n'y a rien à faire. Ainsi, pour une place autour du foyer, on finit, sans même s'en rendre compte, par renier jusqu'à sa propre mère. Ce drame s'est manifesté hier dans de nombreux discours. Dans un environnement où tout le monde pense différemment de nous, il faut bien se débrouiller, après tout. J'ai été frappé par l'amertume, la goutte d'amertume qu'il y avait dans certaines interventions hier, qui avait un goût « à la Simon-Pierre » : on part tête baissée, comme Simon dégainant son épée dans le jardin,⁶² et puis, petit à petit, on se découvre de plus en plus englouti. Et alors ? Et alors, je dirais qu'il faut comprendre que le fait que cette dynamique soit inévitable fait partie du chemin. Plus encore : elle peut devenir un instrument de conversion, un instrument de Grâce, un instrument que le Seigneur utilise pour nous changer. Dans quel sens ? Au sens où le fait de nous découvrir fragiles, de nous découvrir incapables de résister à l'impact du monde, est en fait le moyen par lequel nous sommes éveillés à une conscience toujours plus claire, douloreuse et poignante de notre insuffisance. *Et flevit amare.* Et Pierre pleura⁶³. Quelle grandeur il y a, dans le moment où cela se produit vraiment ! D'une manière ou d'une autre, tôt ou tard, cela doit arriver. Malheur si cela n'arrive pas ! C'est pris en compte, en quelque sorte, il faut en passer par là. Il faut en passer par là parce que c'est là, dans la destruction de cette illusion qui est la nôtre de pouvoir nous débrouiller seuls, par nous-mêmes, c'est là que se produit la véritable *metanoia*, la véritable conversion. C'est précisément à ce moment-là, à cette heure amère, que nous sommes proches de l'aube (d'ailleurs le coq chante juste avant que le soleil ne se lève !), c'est-à-dire de l'entrée dans la vraie liberté.

⁶¹ *Jn* 18, 18 ; 25.

⁶² *Jn* 18:10.

⁶³ *Lc* 22, 62.

3. Immanence dans la communion et nouvelle conscience de soi

Cela m'amène à mon troisième et dernier point, qui concerne le rôle décisif que joue notre compagnie, notre communion, dans ce chemin vers la maturité de la conscience de soi. Certes, comme l'ont dit certains hier (je pense au discours de Pietro, qui a conclu l'assemblée de l'après-midi), nous avons tous besoin de moments de grâce, de moments forts – qu'il s'agisse d'une assemblée où l'on entend des paroles qui nous réveillent, d'un dialogue avec un ami ou de ce que Dieu veut –, qui nous réveillent continuellement, qui nous rendent continuellement à nous-mêmes, à cette clarté, à cette certitude sur nous-mêmes qui, lorsqu'elle est là, simplifie tout et nous donne des ailes, en nous rendant capables de cet élan de gratuité, dans lequel tout calcul, toute mesure est finalement bannie. En même temps, nous nous rendons compte qu'il ne suffit pas de rester là à attendre que ces moments se produisent, ce n'est pas une position adulte. Pietro l'a bien dit dans son intervention finale : en rentrant à Paris après Assise, il sentait à certains moments une « énergie infinie » en lui-même. Mais ensuite, au fil des jours, il s'est retrouvé peu à peu dans la mentalité d'avant, celle du vieil homme. Qu'est-ce qui permet donc à l'homme nouveau d'émerger et de réémerger constamment (comme le montre l'icône du baptême du Christ⁶⁴ dans le baptême, il n'y a pas seulement le moment de l'immersion, il y a aussi celui de l'émersion), face à cet enfouissement inévitable et continu, dont il faut pourtant tenir compte, parce qu'il est le prix de l'aventure de la vocation, de cet être appelé à apprendre à « marcher sur les eaux » ? Nous l'avons dit à maintes reprises : c'est l'immanence *décisive* (je dis bien *décisive*) dans une communion.

Cette nouvelle conscience de soi, qui au début nous est donnée par pure grâce, et qui en tant de moments continue à nous être donnée par pure grâce, d'un coup, devient de plus en plus stable, mûrit, devient le contenu toujours plus stable du regard que nous portons sur nous-mêmes, par l'immanence fidèle, dit Don Giussani, dans cette communion, par laquelle la mentalité du Christ, le *nous* du Christ, nous est communiquée par osmose (utilisons le terme fort :

⁶⁴ Voir l'annexe p. 79.

sacramentellement). Permettez-moi donc de conclure ce résumé en lisant un autre passage du dernier livre de Don Giussani, suivi d'un commentaire télégraphique de ma part : « “Communion et libération” », dit Don Giussani : « c'est la plus belle formule que nous ayons trouvée au cours de toutes les années de notre cheminement. Communion *et donc* libération [Ce qui te libère, ce qui me libère, c'est la communion vécue, la communion avec le Christ, mais qui devient conscience stable de soi par l'immanence dans un lieu, un lieu concret]. On ne peut pas faire l'inverse, c'est ambigu, équivoque : “La libération, c'est la communion” ! Non, personnellement je ne la reconnaiss pas, je ne la reconnaîtrais pas [la formule “la libération, c'est la communion”], elle irait à l'encontre de toute la logique du discours que nous tenons. [...] “Dans le lieu du salut, l'homme est enfin une personne, la personne est enfin elle-même.” [...] “Faites ceci en mémoire de moi” [...] qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie nous rassembler, ou mieux, cela signifie nous reconnaître, nous reconnaître et établir entre nous des relations différentes, nous unir, devenir un seul corps, comme le demande profondément la Messe après la Consécration : que l'Esprit Saint fasse de nous “un seul corps”, que, *là où nous sommes* – sous le clocher ou près de la préfecture, dans notre commune, dans notre université, dans notre école, chez nous [...] –, nous soyons un monde nouveau ; que nous, *là où nous sommes*, nous puissions être un monde nouveau».⁶⁵

Le commentaire, ou le corollaire, que je voudrais ajouter à ces paroles est le suivant : il est apparu hier à plusieurs reprises, Pietro l'a encore souligné de manière évocatrice, que ce que dit Giussani est vrai : c'est grâce à l'immanence à un lieu que « la fatigue s'évapore », et que « l'énergie physique revient », n'est-ce pas ? Mais cela soulève une question, qui est celle avec laquelle Pietro a conclu : comment cette expérience, que je reconnaiss comme vraie, peut-elle devenir une possibilité concrète et quotidienne, un chemin réaliste et viable, étant donné les circonstances qu'il m'est donné de vivre, qui sont des circonstances de solitude, des circonstances qui rendent cette immanence difficile ? Je ne veux pas répondre à cette question. Il

⁶⁵ L. Giussani, *Una rivoluzione di sé. La vita come comunione* (1968-1970), op. cit., p. 267 ; 269.

me semble plus intéressant de la laisser sur la table comme une provocation avec laquelle nous nous quittons. Il me semble, si je ne me trompe pas, que c'est la première fois que se tient une réunion de ce type, disons paneuropéenne. Il est donc de notre responsabilité, et disons aussi de l'imagination et de la créativité de chacun d'entre nous, du désir, de l'initiative et de la créativité de chacun d'entre nous, de trouver les moyens, d'inventer les moyens de répondre à la question de Pietro. Il ne s'agit pas de survoler ou de se bercer de l'illusion de pouvoir passer par-dessus les circonstances données, car si on est seul en Finlande, on est seul en Finlande. Qui sait combien de choses on peut apprendre à travers cette expérience de la solitude si on la vit bien. Il n'en reste pas moins vrai que si l'on reconnaît l'utilité pour soi d'une communion telle que celle que nous avons décrite et vécue ces jours-ci, il faut trouver des moyens.

Dimanche 17 novembre

ANNONCES

Ettore Pezzuto

1) La première chose à retenir est que le point central de la vie du mouvement est l'École de communauté. Elle est au centre de la vie du mouvement, parce que c'est le point d'éducation qui nous est donné. Ce n'est pas seulement un texte, c'est un lieu. C'est pourquoi nous avons voulu proposer l'École de la Communauté en présentiel. Les Écoles en ligne ont été très utiles au moment de la pandémie – et je comprends que dans certaines situations, à cause des distances, elles soient encore nécessaires et utiles – mais l'École de la Communauté est un lieu où l'on se voit, où l'on est ensemble, qui prend la nature et la forme de ceux qui vivent dans un lieu particulier. C'est un moment fondamental qui identifie notre appartenance au mouvement et c'est un lieu où l'on écoute, où l'on apprend : un lieu éducatif. Et c'est aussi un lieu missionnaire : un lieu où l'on invite.

Bref, je ne vais pas à l'école de communauté en simple spectateur, mais c'est un lieu où j'apprends, auquel je participe, auquel je contribue et auquel j'invite les personnes que je rencontre.

Mais à quoi dois-je inviter un collègue de travail ou un ami que je rencontre dans ma vie ? Je l'invite à participer à la proposition éducative et au chemin qui a changé ma vie. L'École de communauté est donc la communauté, en un sens, dans les pays où nous nous trouvons. Mais la vie du mouvement ne se termine pas avec l'École de communauté. C'est pourquoi nous ne sommes pas complètement « convaincus » par l'École de communauté en ligne : imaginez si toute notre vie dans le mouvement consistait à participer à une réunion en ligne...

2) Comme vous le savez, la Fraternité de Communion et de Libération est le contexte adulte de notre charisme. À l'époque dont il est question dans le livre *Una rivoluzione di sé*, - qui, comme Camu nous

l'a dit hier, rend compte du travail que Don Giussani a recommencé, après la crise de Soixante-huit, avec les premiers jeunes de Gioventù Studentesca, devenus adultes entre-temps –, le nom « Communion et Libération » n'existe pas encore ; mais ici Don Giussani parle de « groupes de communion »,⁶⁶ qui devinrent ensuite les « groupes de Fraternité ». Car l'idée est de se mettre ensemble, d'être ensemble dans la maison, dans la demeure. Dans les maisons des *Memores Domini*, il y a toujours une inscription à l'entrée qui rappelle que la maison est le « lieu de la mémoire ».

De même, Don Giussani invite chacun à considérer la Fraternité comme cette demeure. L'aspect très charnel et concret de cette demeure, ce sont les groupes de la Fraternité. En pensant à la Fraternité, Don Giussani avait à l'esprit l'adulte dans le mouvement. L'adulte doit se donner - en toute liberté - des modalités, des instruments. Les groupes de Fraternité ne sont pas obligatoires, il y a une seule Fraternité. Mais penser librement à créer, à commencer un groupe de Fraternité avec ses amis les plus proches – si l'on est seul avec des amis qui peuvent se joindre à nous d'une manière ou d'une autre – est la façon de commencer à penser à ce foyer, à cette demeure.

Faire partie de la Fraternité implique un saut de maturité dans la prise de conscience de la signification de sa vie et de son expérience dans le mouvement. Je vous invite vivement à garder tout cela à l'esprit, vous qui êtes dans une phase de passage (pour certains déjà achevée) vers la vie adulte et qui n'avez peut-être pas encore pensé à un groupe de Fraternité, ou qui avez commencé un groupe en Italie et qui vous êtes retrouvés ensuite dans un autre pays, ou qui cherchez encore ce que cela signifie... Gardez à l'esprit la proposition de Don Giussani ! Si vous avez des questions, posez-les aux adultes, à vos amis plus âgés. Dans les groupes de Fraternité, on met tout sur la table, on met sa vie, son affectivité, son travail, ses soucis, ses succès, la question de l'utilisation de l'argent – hier, Blanca nous a rappelé cette dernière grande question de manière très suggestive.

⁶⁶ L. Giussani, *Una rivoluzione di sé. La vita come comunione* (1968-1970), op. cit., p. 14 ; 70-71 ; 74.

L'idée d'un groupe de Fraternité est une intuition brillante que Don Giussani nous a proposée à tous. Si nous vivons déjà un groupe de Fraternité, nous devons nous demander ce qu'il signifie vraiment pour nous, ne pas le considérer comme acquis. Si nous ne l'avons pas encore commencé, nous devons le désirer, commencer à le désirer.

Je voudrais terminer en remerciant le secrétariat espagnol : ils ont été formidables pour nous accueillir et cela n'a pas été facile parce que nous nous sommes lancés un peu tard. Nous remercions ceux qui se sont occupés des chants, la chorale, le service d'ordre, l'équipe liturgique, le personnel du centre de conférence et aussi les traducteurs, qui n'ont pas eu la tâche facile. Et surtout, je remercie du fond du cœur le père Paolo et Camu qui nous ont vraiment accompagnés. Je vous remercie !

ANNEXE



Icone du Baptême du Christ, Monastère de saint Cyrille-Belozersky, Russie.

Introduction

Ettore Pezzuto

Vendredi 15 novembre, le soir

4

Intervention d'ouverture

Francesco Cassese et père Paolo Prosperi

Samedi 16 novembre, le matin

9

Extraits de la première assemblée

Samedi 16 novembre, le matin

25

Extraits de la deuxième assemblée

Samedi 16 novembre, l'après-midi

44

Synthèse

père Paolo Prosperi

Dimanche 17 novembre

61

Annonces

Ettore Pezzuto

Dimanche 17 novembre

76

Annexe

79

Traduction Isabelle Rey

